LUCIENNE

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

M. PAUL FOUCHER.

Représenté pour la première fois, à Paris, le 3 mai 1851,
sur le théâtre des Délassements-Comiques,

Direction de M. E. TAIGNY.







PARIS
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
18, RUE GUÉNÉGAUD.

14315

PERSONNAGES.

LÉON CANDAL	MM.	FRANK.
OVIDE TOUSSARGUE, son commis		GERPRÉ.
CAMPREDON		MIKEL.
DOMESTIQUE du premier acte		CHARLES.
DOMESTIQUE du second acte		LOYER.
UN CAISSIER		DIGARD.
LUCIENNE, sœur de Candal	Mmes	MATHILDE.
Mme DE BRÉVANNES		E. VILLOT.
Mme DE CERNAY		ADÈLE.

La scène se passe, au premier acte, à Marseille, chez Léon Candal; au deuxième, à Paris, chez Mme de Cernay.

NOTA. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises de la salle: le personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LUCIENNE

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente un cabinet meublé avec goût et richesse. — A gauche, un grand bureau. — A droite, une table près de laquelle est assise Lucienne, qui fait le portrait de Léon. — A quelque distance en arrière, Ovide devant le bureau où il ne travaille pas.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, LUCIENNE, OVIDE.

LUCIENNE, *à son frère.*

Tiens ta tête plus droite... tourne-toi donc de mon côté (*A part.*) ; il ne m'entend pas ; il est préoccupé...

OVIDE *se levant et allant regarder le portrait.*

Parfait, parfait de ressemblance, mademoiselle Lucienne... (*passant à gauche de Léon.*) Vous n'avez pas d'autres travaux à me donner, mon cher patron?... C'est qu'il y a farandole aujourd'hui à Marseille, sur le port, et je ne sais... quand j'y pense... cela me donne des inquiétudes...

LUCIENNE.

Des inquiétudes...

OVIDE.

Oui... dans les jambes... je ne puis pas tenir en place.

LÉON.

Le commerce n'est pas votre vocation, mon pauvre Ovide.

OVIDE.

Dame!... c'est mon père qui a tenu absolument à me placer dans vos bureaux... C'est égal, vous ne me croirez pas sans doute; mais tel que vous me voyez, j'ai fait une bonne affaire.

LUCIENNE.

Une bonne affaire!... Vous pensez donc à autre chose?

OVIDE.

Oui, plaisantez... mais vous allez voir... Cette partie de sucre de dix mille francs, que vous m'aviez confiée en m'abandonnant les bénéfices, vous m'aviez recommandé de ne la

vendre qu'au comptant... Ah bien oui!... au comptant; je n'en trouvais que dix mille trois cents francs.

LÉON.

Eh bien ! c'était toujours trois cents francs de gagnés.

OVIDE.

J'ai mieux fait; j'ai suivi le conseil de mon ami Derville.

LÉON.

Est-ce qu'il est dans le commerce, cet ami Derville dont vous parlez toujours?

OVIDE.

Non, mais il a fait l'affaire du sucre avec moi... et il m'en a fait trouver treize mille fr... en un billet sur Paris... trois mille francs de bénéfice!... Je lui ai avancé sa part, à ce cher ami... il avait un petit voyage à faire...

LÉON.

Trois mille francs de bénéfice; cela ne me paraît pas très-clair.

OVIDE.

Oh! c'est mon rêve, à moi, d'avoir de l'or, d'éblouir, d'être lion comme mon ami Derville.

LÉON, *s'approchant de lui et à mi-voix.*

Mais on dit que vous commencez déjà... vous faites des folies pour une danseuse du grand théâtre, une sylphide de province... pirouette de seconde qualité.

OVIDE.

C'est égal.. ça lance toujours son homme.

LÉON, *se levant.*

Oui!... ça l'aide à sauter... Ecoutez, Ovide, je n'ai ni l'âge ni le caractère d'un censeur, mais vous savez la sévérité de votre père...

OVIDE.

Mon patron... certainement... (*A part.*) S'il savait que j'ai payé avec mon bénéfice les diamants de Fœdora... dont le joaillier m'a escompté mon billet.

LUCIENNE, *à Léon.*

Ah ! si tu continues à causer comme cela...

LÉON; *il reprend sa place.*

Me voilà !...

OVIDE.

Et moi, je m'en vais. J'ai à passer chez le banquier Bartas pour la maison... puis, il faut que je fasse les honneurs de Marseille à une parente, une Parisienne, qui m'a annoncé son arrivée.

LÉON, *vivement.*

Une personne de Paris...

OVIDE.

Oui... une veuve...

LÉON, *à part.*

Fou que j'étais d'aller... m'imaginer...

OVIDE.

Une femme charmante !... Dans ma famille, les femmes... sont encore mieux que les hommes.

LUCIENNE.

Oh ! c'est bien invraisemblable !

OVIDE.

Mademoiselle, vous êtes bien bonne. Mon cher patron, à revoir (*A part.*) C'est l'heure de la répétition de Fœdora, et elle m'a promis de me faire entrer dans les coulisses. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LÉON, LUCIENNE.

LUCIENNE, *à part.*

Allons ! le voilà retombé dans sa rêverie (*Haut.*) Oh bien !... décidément, de tous les portraits, le plus difficile, c'est celui de son frère.

LÉON.

Cependant ma petite Lucienne...

LUCIENNE.

Depuis six semaines que nous avons commencé, tu te permets de changer tellement, que je serais tentée de m'alarmer... Tu cherches à me rassurer sans cesse, mais il n'en faut pas moins que j'amaigrisse les contours, que j'efface le teint, que je creuse les yeux... Vraiment, tu m'ôtes l'envie de te faire ressemblant.

LÉON, *se levant.*

Si tu veux, nous remettrons ce portrait à plus tard...

LUCIENNE.

Coquet !... ce n'est pas d'être beau que je te demande, c'est d'être moins triste. Rappelle toi donc comme tu étais gai et heureux quand tu es revenu de faire ton droit à Paris... Mais quel changement !... six mois après... Tiens, ce fut quand tu reçus de Paris une grande lettre de mariage, que tu ne voulus pas me montrer... Ensuite je t'ai vu si accablé, si languissant ; tu n'as vraiment repris goût à la vie que lorsque tu as compris la nécessité de te mettre à la tête de la maison ; notre pauvre père venait de mourir... il ne nous laissait rien qu'un nom pur et honoré... tu t'es mis au travail avec ardeur, avec courage... tu as réussi, tu as gagné beaucoup d'argent... Mais tiens, je crois que ce courage, tu ne l'as eu que pour moi.

LÉON, *avec tristesse.*

Oui, pour toi... pour toi seule, Lucienne, qui seule au monde m'as aimé !

LUCIENNE.

Et moi je te payais en gaieté.

Air de M. Garcin. (Geneviève.)

Ainsi, tous deux nous traversions la vie,
Ta main unie à celle de ta sœur,
Jamais discorde ou jamais jalousie
De nos liens ne troublaient la douceur.
Paisible amour !... tendresse sans orage !
Appui si doux, échangé tous les jours,
Et l'on arrive au terme du voyage,
Sans qu'un nuage en ait troublé le cours,
(*Se jetant dans les bras de son frère.*)
Non, rien jamais n'en peut troubler le cours.

LÉON.

Bonne sœur !...

LUCIENNE.

Aussi, tu allais beaucoup mieux.... mais depuis trois semaines, une rechute... Oh ! cette fois, j'en sais la cause.

LÉON.

Comment veux-tu ?...

LUCIENNE.

Je te dis que je la sais... c'est une calèche...

LÉON.

Une calèche ?

LUCIENNE.

Tu as beau sourire dédaigneusement... Il y a une vingtaine de jours, tu m'avais menée promener hors la ville... nous cherchions une maison de campagne que tu m'as promise et pour laquelle tu as mis des fonds de côté, m'as-tu dit... Nous marchions bien gentiment, bras dessus, bras dessous... Je te racontais une histoire en riant... et tu riais aussi.... quand une calèche a passé près de nous ; il y avait au fond une jeune femme pâle, qui s'est rejetée en arrière... Tu as regardé, et j'ai senti ton bras qui frissonnait sous le mien... tu t'es arrêté, et tu as fait deux ou trois mouvements comme un homme qui aurait grande envie de laisser là sa sœur pour courir après la voiture qui a redoublé de rapidité... Tu es resté cependant, mais je n'y ai rien gagné, car tu n'as plus écouté mon histoire.

LÉON, *s'asseyant près du bureau.*

Ne t'inquiète pas, ma petite sœur...

LUCIENNE.

Oui... tâche, mon bon frère, de redevenir tel que dans notre enfance, quand nous passions de si bonnes soirées, nous deux ; et puis encore l'élève de mon père, le fils de son ami d'Amérique.

LÉON.

Jules Campredon.

LUCIENNE.

Comme il était bon, empressé, franchement gai... après le magasin fermé...

LÉON.

Oh ! avant tout ; pour lui, les affaires, la fidélité à tous les engagements.

LUCIENNE.

Mais, le soir, il quittait ce que nous appelions sa figure d'échéance.

AIR : *Famille de l'apothicaire.*

Un récit remplit les journaux !
Ils ont dit qu'au sein d'un orage
Deux pauvres nègres dans les flots
Auraient péri, sans son courage,
Et ces noirs n'étaient point à lui...

LÉON.

Qu'importe !

LUCIENNE.

C'est plus beau, mon frère !
Du moins, ce n'était pas ainsi
Un bienfait de propriétaire !

LÉON.

Allons, je vois que tu auras grand plaisir à le revoir.

LUCIENNE.

Est-ce qu'il reviendra en France.

LÉON.

Il y est...

LUCIENNE.

Ici, à Marseille ?

LÉON.

Non... arrivé de la Nouvelle-Orléans par le Havre, depuis une quinzaine, il doit être à Paris.

LUCIENNE.

Pourvu qu'il se souvienne, de la petite fille !...

LÉON.

Sois tranquille... Je la lui rappellerai.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Il y a là quelqu'un qui se promène, qui regarde la maison d'un air étonné, et qui vous demande.

LUCIENNE.

C'est une affaire... je te laisse.

LÉON, *au domestique.*

Faites entrer ; vous sellerez mon cheval.

LUCIENNE.

Pour aller te promener du côté où nous avons vu la calèche.

LÉON.

Qui t'a dit ?...

LUCIENNE.

Les jeunes filles devinent tout... Adieu, reviens de bonne heure, et tâche de l'avoir vue... la calèche. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LÉON, CAMPREDON, *s'arrêtant au fond et regardant autour de lui.*

LÉON.

Pourvu que je la retrouve, mon Dieu !... La retrouver... et pourquoi ?... A quoi bon ?...

CAMPREDON.

Je ne m'y reconnais plus du tout... (*Au domestique.*) Qu'est-ce que cette belle chambre ?

LE DOMESTIQUE, *montrant Léon.*

Le cabinet de M. Candal. (*Il sort.*)

CAMPREDON.

M. Candal !... M. Léon Candal... Je ne te reconnais pas davantage.

LÉON.

Puis-je savoir, monsieur ?...

CAMPREDON.

Ah ! ça ! est-ce que je suis changé autant que ça aussi... depuis mon départ ?

LÉON.

Jules Campredon !...

CAMPREDON.

Allons donc ! ma foi ! je t'avoue, moi, que sans ton domestique, je n'aurais jamais deviné.., Dame ! au lieu d'un petit garçon qui, en revenant de l'école, faisait les commissions du magasin, c'est un beau jeune homme très-bien mis, pour une noce, sans doute, les mains dans des gants blancs.

LÉON.

Je n'en serre pas moins la vôtre.

CAMPREDON.

Merci !... Tu ne me tutoies pas ?

LÉON.

Il y a une personne ici qui sera charmée de revoir son ami d'enfance... Je vais...

CAMPREDON.

Ta sœur... La charmante petite... Attends, je suis prudent; j'ai à te dire quelque chose avant de la voir.

LÉON.

Je vous écoute !...

CAMPREDON.

Tutoie-moi... tu sais comme nos deux pères s'aimaient... nous les avons perdus tous deux... moi, je ne tiens pas à New-York, j'aime autant l'ancien monde ; d'abord moi, je tiens pour tout ce qui est ancien... les femmes exceptées... je veux venir en France, je veux m'y fixer, je veux m'y associer, je veux m'y marier !...

LÉON.

Vous avez là d'excellents projets.

CAMPREDON.

Tutoie-moi... Avant de te dire à qui je veux me marier, je te dirai avec qui je veux m'associer, c'est avec toi...

LÉON.

Cette proposition m'honore... mais savez-vous...

CAMPREDON.

Encore !.. Ah ! je vais bien te forcer... Je sais que (*Accentuant.*) *tu* as une bonne maison ; je pense que *tu* l'administres sagement, que *tu* es l'honneur même, et c'est pour cela que je *te* fais ma proposition.

LÉON.

Et que je *te* réponds... j'accepte.

CAMPREDON.

Bravo ! nous pourrions avertir...

LE DOMESTIQUE, *au fond.*

Le cheval de monsieur est prêt.

CAMPREDON.

Eh! bien ! est-ce qu'on ne peut pas faire partir une voiture sans toi ?

LÉON.

Non ! c'est que je devais faire une promenade à cheval.

CAMPREDON.

Tu as un cheval pour te promener ?... Ah !...

LE DOMESTIQUE.

On fait demander à monsieur à quelle heure aura lieu la répétition du quatuor ?...

LÉON.

Ce soir. (*Le domestique sort.*)

CAMPREDON.

Décidément tu es de noce.

LÉON.

Non, je fais un peu de musique.

CAMPREDON.

Ah !...

LÉON.

Tu n'aimes pas la musique ?

CAMPREDON.

Je ne sais pas... peut-être que si ; mais je n'en ai jamais eu le temps... Revenons à ma proposition... Je demande à être installé dans la petite niche en bois et en vitrage que ton père occupait à l'entrée du magasin.

LÉON.

Mais les magasins sont sur le port et les bureaux sont ici.

CAMPREDON.

Où donc ?

LÉON.

Tu les as dû voir en entrant en bas.

CAMPREDON.

J'ai cru que c'était la préfecture... Tes frais généraux doivent être bien chers.. Tiens, Léon, nos pères faisaient leurs affaires eux-mêmes; le jour, ils étaient au magasin, au roulage, sur le port, en gros souliers, en sabots même; le soir, ils ne faisaient point de musique, de quatuor, mais leurs écritures; ce qu'ils ont fait, je l'ai fait avec eux, et je suis prêt à le faire encore.

LÉON.

Mais l'entente des affaires n'exclut pas le mouvement de l'intelligence, le goût des plaisirs élégants.

AIR :

N'enfermez pas dans une étroite sphère
Des commerçants le peuple intelligent:
Ah! remplissons notre esprit qui s'éclaire
D'autres trésors que de calculs d'argent.

CAMPREDON.

J'estime peu ces étranges richesses
Que, parmi nous, vous mettez en crédit,
De tels marchands videraient mieux leur caisse
Qu'ils ne rempliraient leur esprit.

C'est peut-être comme cela qu'on entend maintenant le commerce... Mais comme la règle de trois n'a pas changé, je crois que le négociant devrait rester ce qu'il était; je ne comprends pas ce que la musique a de rapport avec la vanille, ni l'utilité des gants jaunes pour vendre de l'indigo!... En affaires, je suis homme d'affaires... Pour moi le luxe est toujours un motif de dissipation, et la dissipation conduit toujours tôt ou tard...

LÉON.

Oh! pas un mot de plus!... cette supposition seule est une offense, et si vous me la répétiez...

CAMPREDON.

Tu me proposerais un duel, peut-être... autre importation nouvelle dans le commerce... Un duel!... Et le 15 encore, un jour d'échéance!...

LÉON.

Non... mais je crois que la proposition que vous veniez me faire.

CAMPREDON.

Doit être abandonnée... Tu as peut-être raison...

LÉON, *passant près du bureau.*

Il reste de l'ancienne liquidation un compte entre nous... vingt-cinq mille francs que je vous dois... Si vous voulez, nous allons en vérifier le chiffre à l'instant même.

CAMPREDON.

Soit.

LÉON.

Vos fonds sont à votre disposition.

CAMPREDON.

Après la bourse où je veux aller... A quatre heures, je reviendrai.

SCÈNE IV.

CAMPREDON, OVIDE, LEON.

OVIDE.

C'est affreux... c'est abominable... une première affaire.

LÉON.

Que voulez-vous, Ovide ?

OVIDE.

Pardon... mais si vous saviez, patron... cette partie de sucre...

LÉON.

Eh bien! c'est convenu, je vous ai abandonné le bénéfice de cette affaire...

OVIDE.

Il est joli, le bénéfice !... Je sors de chez M. Bartas.

LÉON.

Eh bien !...

OVIDE.

Il m'a appris que mon billet était faux... Je perds tout, voilà le bénéfice.

CAMPREDON.

Des billets faux... ça va de pair avec les innovations du jour.

OVIDE.

Et M. Bartas lui-même !... trompé de la même manière pour une somme énorme... Cent mille francs de billets qui lui ont été apportés par une jeune et jolie femme... l'émissaire de la bande.

LÉON.

Une femme !...

OVIDE.

Oui ! et le moyen de conserver sa présence d'esprit avec des courtiers de ce genre.

AIR :

On est séduit par une femme
Et ruiné par elle encor!
On ne tremble que pour son âme,
On est dépouillé de son or !
Mieux vaudrait, comme à l'ordinaire,
Ne perdre que l'esprit, hélas!

CAMPREDON.

Surtout pour ceux qui dans l'affaire
Ne perdraient que ce qu'ils n'ont pas.

OVIDE.

C'est une vaste association, une machination qui enveloppe l'Europe entière, et j'ai le malheur de m'y trouver en Europe, et dans la machination.

LÉON.

Et M. Bartas n'a rien découvert ?...

OVIDE.

Oh que si fait! il a su quel était celui chargé d'exploiter Marseille... c'est le mari de la jolie femme...

CAMPREDON.

Il le sait?... Alors pendez-moi ça... pas de pitié... pendez-moi ça... c'est l'ancien système, mais c'est le meilleur!

OVIDE.

Pendez... pendez... comme vous y allez... Le coupable est d'une bonne famille, et M. Bartas m'a dit qu'il avait ses raisons pour ne pas encore ébruiter l'affaire.

LÉON, *à Campredon.*

Cette nouvelle nécessite pour moi quelques mesures de précautions; il faut que je voie M. Bartas... Suivez-moi, Ovide.

OVIDE, *à part.*

Du travail! (*Haut.*) Vous savez, patron, j'attends ma cousine...

LÉON.

Vous permettez, monsieur Campredon?

CAMPREDON.

Monsieur!... Il y tient.

LÉON.

Même injustes à mon égard... ceux qui furent les amis de mon père seront toujours les bien venus pour moi... On va vous attendre à la caisse. (*Il sort. — Ovide se dispose à le suivre, mais il est arrêté par un domestique qui entre.*)

SCÈNE V.

CAMPREDON, OVIDE, *un* DOMESTIQUE.

CAMPREDON, *à part.*

Ah ça! mais l'association manquée fera-t-elle manquer mon mariage?

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur, voici une dame!...

OVIDE.

Ma cousine, peut-être... une Parisienne... une dame toute d'élégance et de bon ton.

LE DOMESTIQUE.

Elle a dit qu'elle venait laver la tête à monsieur.

OVIDE, *à part.*

Ah! le joaillier... le faux billet. (*Haut au domestique.*) Vous avez mal entendu... c'est ma cousine...

LE DOMESTIQUE.

Oh non! monsieur; Mlle Fœdora, danseuse du grand théâtre!

CAMPREDON.

Une danseuse!...

OVIDE, *à part.*

Si mon père apprenait... (*Haut, à Campredon.*) Ce n'est pas pour moi qu'elle vient.

CAMPREDON.

Pas pour vous?... Pour votre patron, peut-être?...

OVIDE.

Pour mon patron?... Ah! vous comprenez que je ne peux pas dire de mon patron des choses comme celles-là...

CAMPREDON.

Non... mais c'est moi qui devine.

LE DOMESTIQUE, *bas à Ovide.*

Monsieur, cette dame s'impatiente.

OVIDE.

Allons... je vais l'emmener bien vite... Maudit billet... Décidément je n'ai pas le moindre goût pour le commerce. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CAMPREDON, *seul.*

Une danseuse!... voici qui couronne l'œuvre... De la prodigalité... du désordre!... Et si la sœur, en grandissant à côté du frère, a partagé ses travers, ses habitudes de luxe... J'avais gardé de cette maison, du vieux père, de si bons souvenirs!... c'est dur d'y renoncer... Du bruit, on vient... Allons, puisqu'il le veut, passons à la caisse... Ah! ce n'était pas la peine de quitter le Nouveau-Monde. (*Il sort du même côté que Léon.*)

SCÈNE VII.

Mme DE CERNAY, AMÉLIE, *introduites au fond par un domestique.*

LE DOMESTIQUE.

M. Ovide vient de sortir; il a bien recommandé, madame, si vous veniez en son absence, de vous prier d'attendre ici son retour.

Mme DE CERNAY.

C'est bien, nous attendrons. (*Le domestique sort.*) Voyons donc, que je te regarde... tu es pâle, changée...

AMÉLIE.

Nullement, je t'assure...

Mme DE CERNAY.

Ah çà! écoute-moi bien; je ne veux pas que tu sois malade; je me rappelle trop bien cette fièvre... ce délire obstiné...

AMÉLIE.

Je me les rappelle aussi, car tes soins...

Mme DE CERNAY.

Ne te rendaient pas du tout la raison. Nous autres étourdies,

nous la perdons souvent, mais cela revient tout de suite... mais parlons de ce qui m'amène de Paris... en trois jours. Quand ta missive m'a annoncé ton prochain départ, je n'ai pris que le temps de me précautionner d'une lettre de crédit sur cette maison de Marseille, où est mon cousin ; j'ai demandé des chevaux, et me voici... Il était temps !... Au moment d'entrer ici, je te rencontre sur le port, prête à t'embarquer... je t'emmène avec moi, non pas pour t'adresser des paroles banales d'adieu, mais pour te dire : Amélie, si tu as besoin de moi, je suis prête !

AMÉLIE.

Excellente amie !...

Mme DE CERNAY.

Ah ! moi, je t'aime d'abord... En pension tu étais ma favorite, ma chérie ; nous nous sommes perdues de vue quelques années, puis nous nous sommes retrouvées, toi mariée, moi veuve... Ah çà ! est-ce que tu vas réellement retrouver ton mari à Barcelonne ?

AIR :

Dans l'Inde enfin, jusqu'au bout de la terre,
Tu suivrais donc cet époux redouté ?

AMÉLIE.

C'est mon devoir...

Mme DE CERNAY.

Crois-moi plutôt, ma chère,
C'est dangereux, tant de fidélité,
Il ne faut pas, pour que le charme dure,
A son époux prodiguer tant de soin !
Car les maris sont comme la peinture,
Qu'on aime mieux, quand on la voit de loin.

Mme DE CERNAY

D'ailleurs, sois vraie, tu n'aimes pas le tien ?

AMÉLIE.

Mon Dieu, tu n'ignores pas que mon père, vieux général de l'Empire, a été compromis dans les troubles qui ont suivi le retour des Bourbons.

Mme DE CERNAY.

Oui... je savais cela.

AMÉLIE.

Frappé d'une dénonciation secrète, il avait à craindre pour sa liberté, sa vie...

Mme DE CERNAY.

Je savais encore très-bien cela.

AMÉLIE.

Il fut sauvé par le crédit du duc de Brévannes, qui est actuellement à Toulon, sur le point de s'embarquer pour une mission en Orient...

Mme DE CERNAY.

Je ne savais plus cela.

AMÉLIE.

Le duc s'était intéressé à mon père, sur les instances de son neveu, le jeune de Rambert, qui me recherchait alors.

Mme DE CERNAY.

Je ne sais plus rien, mais je devine... C'est toi qui as dû récompenser le neveu de la protection prêtée par l'oncle... Et tu n'aimais pas le neveu?

AMÉLIE.

J'ai commencé, j'achèverai... Au moment où je sortis de pension, un jeune homme...

Mme DE CERNAY.

Franchement, j'attendais le jeune homme.

AMÉLIE.

Il était venu faire son droit à Paris; mes parents touchés, de ses bonnes qualités l'accueillirent avec bienveillance. Je m'habituai à le voir, à l'entendre louer, à trouver qu'on avait raison de le louer.

Mme DE CERNAY.

De là à l'amour, il n'y avait qu'un pas, pour peu qu'il t'aimât.

AMÉLIE.

Il m'aimait.

Mme DE CERNAY.

Cela s'appelle répondre.

AMÉLIE.

Ses études achevées, il retourna près de son père, me promettant de travailler, pour venir ensuite m'offrir sa fortune, sa main... Mais quelque temps après son départ, je dus épouser M. de Rambert, qui, un peu plus tard, héritait de l'illustre nom de Brévannes.

Mme DE CERNAY.

Mais, je doute qu'avec le nom de cette honorable famille il en ait pris les vertus.

AMÉLIE.

Tu le juges sévèrement!...

Mme DE CERNAY.

Un mari qui depuis six mois t'a confinée dans une bastide des environs de Marseille, qui tout à coup, sans motif connu, prend la résolution de s'expatrier, sans doute parce qu'il s'est ruiné, et toi avec lui...

AMÉLIE.

Tu te trompes; il y a huit jours à peine, il m'a chargé de réaliser ici pour cent mille francs de billets dont je lui ai fait passer la valeur.

Mme DE CERNAY.

Je le veux bien... mais tu ne partiras pas... Je ne te laisse de trêve que pour aller dans les bureaux présenter ma lettre de crédit, puisque mon cousin Ovide est décidément perdu... Je reviens te tourmenter, car je t'en veux.

AMÉLIE.

Et de quoi ?

Mme DE CERNAY.

Du secret que tu m'as fait... Avec une amie intime, on doit dire tout de suite son dernier mot.

AMÉLIE.

Mais... un dernier mot...

Mme DE CERNAY.

Oui... entre femmes, ce n'est pas toujours facile... Attends-moi ; je ne serai qu'un instant.

AIR de *la Péri*.

ENSEMBLE.

Attends-moi là } je te retrouve,
Oui que toujours }
Le destin qui nous réunit
Au jour où le malheur t'/m' éprouve,
Dans notre amitié nous bénit.

AMÉLIE.

De ces temps bien aimés de l'enfance,
Conservons à jamais souvenance.
Ces liens à nos cœurs
Offrent tant de douceurs,
De fidèles douceurs.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Attends-moi là } je te retrouve, *etc.*
Oui que toujours }

(*Mme de Cernay sort.*)

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, *puis* LÉON.

AMÉLIE, *seule.*

Ah ! pour partir, il me faut plus de courage qu'elle ne le croit... N'importe !... J'en aurai la force... N'est-il pas à Marseille, lui !... ne l'ai-je pas revu dernièrement... Oh oui ! je dois partir... (*Elle reste plongée dans sa rêverie.*)

LÉON, *entrant par le fond, et sans voir Amélie.*

Ce que Bartas vient de me dire est-il possible... Sur un si beau nom... une telle infamie !... Toutes les précautions sont prises sur les bâtiments prêts à partir (*Apercevant Amélie.*) Une femme, celle, sans doute, qu'Ovide attendait (*Allant à elle*). Madame (*Amélie se retourne.*) Ciel, Mme de Rambert !...

AMÉLIE.

Monsieur Candal ! j'étais chez lui.

LÉON.

Ce n'était donc pas une illusion... C'est bien vous que j'avais

vue dans cette voiture qui a fui devant moi... Ah ! vous m'aviez reconnu.

AMÉLIE.

Pas de reproches... monsieur Léon !...

LÉON.

Non, pas d'injustes reproches, quand je vous revois, quand vous venez à moi...

AMÉLIE.

Laissez-moi le triste mérite d'être franche... J'ignorais que cette maison... Une amie m'y a conduite, amenée... et le hasard seul...

LÉON.

Ainsi, vous avez tout oublié... nos espérances, nos promesses échangées sous les yeux de votre mère...

AMÉLIE.

Ma mère aussi a compris le devoir qui m'a forcée...

LÉON.

C'est qu'elle ne savait pas à quel supplice elle condamnait ma vie... Mais vous, Amélie, vous, à qui j'avais dit tout l'excès de mon amour, vous deviez deviner mon désespoir... Non !... aujourd'hui même, je le vois, vous ne pouvez encore le comprendre... Vous aimer ! avoir entendu de votre bouche un aveu d'amour, m'être dit : c'est mon bien, c'est mon trésor... puis un froid papier, une circulaire vient un jour vous apprendre... Mais, Amélie, est-ce qu'à un prisonnier vous montreriez la lumière et l'espace, pour lui dire ensuite : reste enchaîné dans les ténèbres... Est-ce qu'à une mère qui attend sa fille, vous crieriez la voilà ! la voilà !... pour lui dire après... elle est morte?... Voilà pourtant ce que vous avez fait pour moi... Voilà ce que j'ai souffert... (*Il tombe sur une chaise près le bureau.*)

AMÉLIE.

Léon !

AIR :

Que votre pitié généreuse
Daigne respecter mon repos !
A cette âme si malheureuse
Le Ciel épargne quelques maux ;
Sous une coupable espérance,
Jamais mon front ne se voila,
Je n'ai qu'un bien : ma conscience,
Soyez loyal, respectez-la.

LÉON, *traversant.*

Pourquoi donc ce témoignage de la conscience ne me suffit-il pas à moi?... Pourquoi cet impitoyable amour?

AMÉLIE.

Monsieur Candal, je vous avais supplié de m'épargner ce langage... Voulez-vous me forcer à bénir le moment où je vais quitter la France?...

LÉON.

Vous partez !...

AMÉLIE.

Sur le navire l'*Espérance*, dans une heure, peut-être.

LÉON.

Et vous croyez que je le souffrirai ?...

AMÉLIE

Que voulez-vous donc faire ?...

LÉON.

Le sais-je !... Mais vous avoir retrouvée et vous perdre encore !... Vous abandonner, et pour toujours, à l'homme qui vous a ravie à moi !... Non ! non !... Est-ce qu'il vous aimait comme moi, ce M. de Rambert !... Est-ce qu'il vous offrait comme moi un cœur pur de toute rivalité !... Comment a-t-il mérité le bonheur dont j'étais le plus digne ! Croyez-vous que les désordres de sa jeunesse ne soient pas venus jusqu'à moi ?...

AMÉLIE.

Arrêtez... Si quelques erreurs, que vous ne deviez pas me rappeler, ont laissé des traces sur le nom de Rambert, mon mari soutient dignement, sans doute, le nouveau nom et le nouveau titre qui lui sont échus.

LÉON.

Un nouveau nom... un nouveau titre ?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme DE CERNAY, OVIDE.

Mme DE CERNAY, *à Ovide, en entrant avec lui.* *

Voici la personne qu'il faut recommander au capitaine de l'*Espérance*... Si elle part... (*Présentant Ovide à Amélie.*) M. Ovide Toussargue, mon cousin, (*A Ovide.*) Mme de Brévannes.

LÉON, *à part.*

Mme de Brevannes... Elle !...

OVIDE, *à Mme de Cernay, lui désignant Léon.*

C'est mon patron... (*Mme de Cernay salue Léon qui se rapproche tout troublé d'Amélie.*)

LÉON, *à Amélie.* **

M. de Brévannes est ici avec vous ?...

AMÉLIE.

Non !... monsieur...

LÉON.

Est-ce qu'il y a quinze jours il était à Barcelonne ?...

Mme DE CERNAY.

C'est bien cela : Vous le connaissez ?

LÉON, *à part.*

C'est lui...

AMÉLIE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Candal ?... ce trouble... cette émotion !

* O., Mme de C.
** Lé., A., Mme de C., O.

LÉON, *à mi-voix, à Amélie.*

N'essayez pas de partir...

AMÉLIE.

Monsieur Candal!

LÉON.

Ce n'est pas une menace, c'est une prière... Je vous en conjure, pour vous, pour moi, restez...

AMÉLIE.

Je ferai mon devoir.

LÉON.

Eh bien! donc, je vais faire le mien. *(A part, en sortant avec une extrême agitation.)* A tout prix, il faut la sauver.

SCÈNE X.

AMÉLIE, Mme DE CERNAY, OVIDE.

Mme DE CERNAY.

Qu'a-t-il donc votre patron, Ovide? Je l'examine depuis que je suis entrée... Il ne m'a pas même saluée, et le voilà qui sort tout effaré.

AMÉLIE, *à part.*

Qu'a-t-il voulu dire?...

OVIDE.

Ce n'est pas son ordinaire, belle cousine; mais aujourd'hui ça se conçoit.

Mme DE CERNAY.

Pourquoi aujourd'hui?...

OVIDE.

Parce que Marseille est sans dessus dessous.

Mme DE CERNAY.

Et pourquoi tout Marseille est-il sans dessus dessous?

OVIDE.

A cause d'une épouvantable affaire... Une vaste association de faussaires.

AMÉLIE.

Une association?...

OVIDE.

Grandiose!... gigantesque!... Des gens très-bien... très-bien. Et pour commis-voyageurs des femmes charmantes.

Mme DE CERNAY.

Que dites-vous là?...

OVIDE.

La vérité... moi-même, j'ai été victime... mais toute petite victime, en comparaison de Bartas...

AMÉLIE, *vivement.*

M. Bartas?...

OVIDE.

Oui... le grand banquier d'en face... Il y a quinze jours.

AMÉLIE.

Quinze jours !...

OVIDE.

Il a reçu des billets faux pour cent mille francs.

AMÉLIE.

D'une femme ?

OVIDE.

D'une délicieuse femme... qui portait une robe noire, écharpe rose, chapeau *idem*.

AMÉLIE, *bas à Mme de Cernay.*

Sous un prétexte... éloigne ton cousin.

Mme DE CERNAY.

Que dis-tu ?...

AMÉLIE.

Il faut que je te parle.

Mme DE CERNAY.

En effet, tu es agitée... Je vais le renvoyer.... (*A elle-même.*) Quel prétexte lui donner ?... (*Haut.*) Ovide, allez-vous-en...

OVIDE.

Ma cousine ?...

Mme DE CERNAY.

Allez-vous-en.

OVIDE.

Mais je croyais...

Mme DE CERNAY.

Je ne dis pas le contraire... Mais nous voudrions n'être que deux... Alors, vous... comprenez.

OVIDE.

Ah ! oui... qui de trois sort un, reste... c'est juste, ma cousine, c'est juste... (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

AMÉLIE, Mme DE CERNAY.

AMÉLIE, *à Mme de Cernay, qui vient vivement à elle.*

Je suis perdue !

Mme DE CERNAY.

Perdue ?...

AMÉLIE.

Cet homme coupable... ce fauss....

Mme DE CERNAY.

Eh bien ?...

AMÉLIE.

M. de Brévannes !...

Mme DE CERNAY.

Grand Dieu !...

AMÉLIE.

Et cet agent... cette femme !... moi !...

Mme DE CERNAY.

Tu m'épouvantes !...

AMÉLIE.

Moi qui ignorais tout... moi dont il a fait sa complice...

Mme DE CERNAY.

Mais tu es innocente... tu te justifieras...

AMÉLIE.

A quel prix?... Tu n'y songes donc pas... Oh! ma tête... ma tête... elle s'égare!...

Mme DE CERNAY.

Amélie, du courage... Il faut racheter ces funestes billets... il en est temps encore, peut-être... ma fortune est entre les mains de mon frère... Mais ta dot, tes biens...

AMÉLIE.

Aliénés déjà!...

Mme DE CERNAY.

Sa famille!...

AMÉLIE.

Il les a lassés tous; on ne fera rien pour lui.

Mme DE CERNAY.

Eh bien! il faut avoir recours...

AMÉLIE.

A qui?...

Mme DE CERNAY.

Au chef de cette maison, à M. Candal.

AMÉLIE, *avec effroi.*

Non!... non!...

Mme DE CERNAY.

Pourquoi?

AMÉLIE.

Parce qu'il m'a aimée... parce qu'il y un quart d'heure, il me le disait encore...

Mme DE CERNAY.

Oui!... tu as raison.

AMÉLIE.

Un dernier espoir...

Mme DE CERNAY.

Lequel?...

AMÉLIE.

Allons chez M. Bartas lui-même... conjurons-le, supplions-le... Viens, ne perdons pas un moment, car s'il est inflexible, il ne me reste plus qu'à mourir!... (*Elles sortent par le fond.*)

SCÈNE XII.

LÉON, *qui de la porte de gauche entr'ouverte a entendu toute la fin de cette scène.*

Bartas n'accordera rien... Il a écrit hier à Toulon, au chef de la famille, au vieux duc de Brévannes... Il n'attend qu'un refus de lui pour sévir; et hier, je viens de l'apprendre, le duc de

Brévannes s'est embarqué pour sa mission... Amélie accusée! Amélie déclarée complice, ou du moins la femme d'un... Oh oui! elle en mourra!... Il n'y a qu'un moyen de la sauver; c'est de lui faire accepter malgré elle ce bienfait qu'elle ne veut pas même me demander. Mais cent mille francs... cent mille francs... cinq années de mon travail!... Ah! il s'agit de son honneur, de sa vie... Cette somme que j'avais destinée à un plaisir, à une maison de campagne... je puis, en réunissant ce qui me reste d'argent en caisse... (*Il va à son secrétaire et en tire des billets.*) Pour mes payements j'ai là d'autres valeurs... Vite, sous enveloppe et à l'adresse de Bartas, comme si c'était la réponse du duc de Brévannes... Mais je dois rester inconnu, et Bartas qui connaît mon écriture... elle aussi... Elle pourrait donc savoir...

SCÈNE XIII.

LUCIENNE, LÉON.

LUCIENNE.

Eh bien! on m'a dit qu'il était venu!...

LÉON.

Qui?...

LUCIENNE.

Il était trop pressé... il reviendra... tu l'as invité à dîner... C'est égal, tu aurais dû me faire prévenir.

LÉON.

Mais de qui parles-tu?...

LUCIENNE.

De M. Campredon.

LÉON, *distrait.*

Ah oui!... Campredon... (*A part.*) Quelle idée!... C'est cela. (*Haut.*) Lucienne, veux-tu t'asseoir là pour écrire?...

LUCIENNE.

A M. Campredon?

LÉON, *distrait.*

Ah oui!... Campredon. (*A part.*) Quelle idée!... C'est cela... (*Haut.*) non; quelques mots que je vais te dicter.

LUCIENNE, *s'asseyant au bureau.*

Je veux bien... L'as-tu trouvé changé?

LÉON.

Y es-tu?

LUCIENNE.

M'y voilà. (*Elle prend une feuille de papier et écrit.*) Monsieur...

LÉON.

Non, pas monsieur.

LUCIENNE, *prenant une autre feuille.*

T'a-t-il parlé de moi? (*Elle écrit.*) Madame...

LÉON.

Non, pas madame.

LUCIENNE.

Alors, mademoiselle ?

LÉON.

Non.

LUCIENNE.

Ni monsieur... ni madame... Mais à qui donc me fais-tu écrire ?...

LÉON.

Écris, je t'en prie.

LUCIENNE.

Je suis curieuse de savoir...

LÉON, *dictant.*

« Il y a plus qu'un nom, il y a une femme à sauver...

LUCIENNE.

Une femme !

LÉON, *à part.*

Ovide m'a tout dit... J'ai pu retirer le faux billet des mains du joaillier; ce billet et ceux de Bartas étaient les seuls en circulation à Marseille... ainsi, plus de preuves.

LUCIENNE.

Eh bien ?...

LÉON, *dictant.*

« Démentez le bruit du crime, c'est tout ce que vous de-« mande un homme qui ne veut être ni remercié ni connu. »

LUCIENNE, *lui sautant au cou.*

Oh ! je ne veux plus rien savoir... je devine... une bonne action... Oh ! que je t'aime !...

LÉON.

Ah ! tu ne me remercierais pas si tu savais...

LUCIENNE.

Quoi ?...

LÉON.

Pour compléter cet envoi, il m'a fallu disposer de la somme destinée à notre maison de campagne...

LUCIENNE.

Ah ! je te remercie encore plus... Je n'ai rien, moi... je ne pouvais rien donner... et tu as trouvé moyen de m'intéresser dans ton bienfait... Tu es gentil... embrasse-moi.

LÉON, *qui a mis sous enveloppe le billet écrit par Lucienne, ainsi que les billets de banque.*

Bonne Lucienne ! donne ce papier à quelqu'un qui ne soit pas de la maison pour le porter à son adresse, chez M. Bartas... et surtout pas un mot...

LUCIENNE, *s'en allant à reculons, en lui envoyant des baisers.*

C'est convenu, je ne sais rien... mais si je ne peux dire à personne ce que je pense de toi, je m'en dédommagerai en revenant encore t'embrasser. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

CAMPREDON, LÉON.

LÉON, *seul.*

Oui, l'affection de cet ange, le souvenir de cette journée me consoleront de ne plus revoir Amélie.

AIR : *Renaud de Montauban.*

Quand tu trahis tes serments et ma foi,
Tu voulus, ingrate Amélie,
Mettre un abîme entre ta vie et moi,
Mais ce jour, malgré toi, nous lie;
Tu refusas le cœur de ton amant,
Mais le salut, c'est lui qui te l'envoie,
Ce sera ma dernière joie,
Ma vengeance et ton châtiment,
Du moins, subis ce châtiment.

CAMPREDON, *entrant.*

Me voici !...

LÉON.

Déjà... monsieur... il n'est pas quatre heures.

CAMPREDON.

C'est qu'il est des circonstances où il faut que l'exactitude soit en avance.

LÉON.

Douteriez-vous de moi, monsieur ?...

CAMPREDON.

Aucunement... on peut se laisser entraîner par de généreux penchants envers les femmes, et faire honneur à ses engagements de commerce...

LÉON.

Que voulez-vous dire ?

CAMPREDON.

J'étais tout à l'heure chez un joaillier... un de vos domestiques arrive pour rembourser un billet qui avait servi à payer des diamants à Mlle Fœdora...

LÉON.

Ce n'était pas pour moi, monsieur, c'était pour Ovide.

CAMPREDON.

Diable !... un commis à douze cents francs se permet de pareils cadeaux... Dans une maison où les subalternes vont de ce train-là, que doivent donc faire les maîtres ?

LÉON.

Mais, monsieur, quand je vous répète...

CAMPREDON.

Au reste cela ne me regarde pas... et quand vous auriez admiré au même prix tout le corps de ballet de Marseille...

LÉON.

Finissons, monsieur... Voici en payement de ce que je vous dois des valeurs excellentes, du papier Andiol.

CAMPREDON.

Du papier Andiol, est-ce que vous en avez beaucoup?

LÉON.

Toutes mes affaires sont avec cette maison... mais pourquoi cette question?

CAMPREDON.

Léon, si je vous ai offensé, je vous demande pardon... votre main...

LÉON.

Que signifie?...

CAMPREDON.

Cela signifie que je m'en veux d'avoir eu raison, quand les gens sont malheureux...

LÉON.

Malheureux... moi... comment...

CAMPREDON.

Est-ce que vous n'avez pas reçu d'avis?... Andiol vient de disparaître subitement... on l'a annoncé tout à l'heure à la Bourse...

LÉON.

Andiol... que dites-vous?... Après ce que je viens de faire... c'est ma ruine... (*Il pâlit et chancelle.*)

CAMPREDON.

Léon! allons, du courage... ceci est sérieux... il s'agit de votre honneur, du nom de votre père... Ne parlons plus d'un caprice ruineux et condamnable.

LÉON.

Mais, monsieur, je vous répète...

CAMPREDON.

Quelle que soit la cause de vos embarras, il faut vous en tirer... (*Il sonne.*)

LÉON.

Que faites-vous?

CAMPREDON, *au domestique qui paraît.*

Dites au caissier d'apporter ses livres. (*Le domestique sort.*)

LÉON.

Que voulez-vous donc?

CAMPREDON. *

Parbleu! je veux les voir...

LÉON.

Monsieur! (*Avec résignation.*) vous êtes mon créancier... je ne puis vous en empêcher. (*Le caissier apporte les livres.*)

CAMPREDON, *au caissier.*

Ne vous éloignez pas.

LE CAISSIER, *sortant par la porte de droite.*

J'attends là, monsieur...

CAMPREDON, *qui examine les livres.*

Ah mais! qu'est-ce que je vois là!... Cette somme mise en

* Lé., C.

réserve... ces versements... voilà une centaine de mille francs... et vous n'y songiez pas... Ah! j'avais raison de dire : quand on n'a que les femmes en tête...

LÉON.

Encore...

CAMPREDON.

Oh! maintenant je vous pardonne votre entêtement, car vous êtes sauvé... Ces cent mille francs vont vous permettre de faire face aux échéances... pressantes... et nous donnent le temps d'arriver...

LÉON.

Détrompez-vous, monsieur, ces cent mille francs... je ne les ai plus...

CAMPREDON.

Vous ne les avez plus?... Qu'en avez-vous fait?...

LÉON.

Je ne puis le dire...

CAMPREDON.

Prenez garde! ce serait plus qu'une faute...

LÉON.

Ah! ne croyez pas qu'un usage coupable...

CAMPREDON.

Parlez donc?...

LÉON.

Oh! mon Dieu!... pourtant je lui devais le silence... Eh bien! écoutez : il s'agissait d'assoupir une cruelle affaire, de sauver une personne dont le nom était compromis... vous savez... cette terrible association qui a mis le trouble dans Marseille...

CAMPREDON.

Quoi! il s'agit de cette affaire... Mais on vient de publier à la Bourse un avis pour rassurer le commerce, et déclarer que ce bruit n'avait aucun fondement, que c'était une erreur...

LÉON, *à part.*

Oh! mon Dieu! Bartas ne m'a que trop obéi!...

CAMPREDON.

Ecoutez, monsieur Candal; vous vous êtes peut-être dit: voilà un homme qui arrive de l'autre monde... il croira ce qu'on voudra...

LÉON.

Monsieur, je vous l'atteste... il s'agissait de sauver...

CAMPREDON.

Le nom du coupable!... Est-ce que vous devez lui sacrifier votre honneur?... Dites-le-moi ce nom, je vous jure ma parole d'honnête homme, et l'on sait que jamais je n'y ai manqué, je vous jure que vous serez justifié, car tout Marseille le saura dans une heure.

LÉON.

Grand Dieu! gardez-vous-en bien!...

CAMPREDON.

Ce nom... dites-moi ce nom?

UN DOMESTIQUE, *annonçant :*

Madame de Brévannes! madame de Cernay!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, Mme DE CERNAY.*

(*Amélie est soutenue par Mme de Cernay; Léon se précipite vers elle. — Musique. — Air : De la Folle, de Grisar, joué dans l'orchestre.*)

LÉON.

Grand Dieu!... pâle... mourante...

Mme DE CERNAY.

Un danger... une secousse affreuse qui l'a suivi!... Une souffrance de plus, elle eût succombé. (*Elle indique que la tête a été frappée.*) Mais elle va mieux.

CAMPREDON, *s'approchant de Léon, à mi-voix.*

Eh bien!... ce nom?

LÉON, *regardant Amélie.*

Je ne le prononcerai jamais...

CAMPREDON, *avec colère.*

Ah! il ne fallait donc pas chercher à me tromper.

(*Il ouvre la porte de droite, appelle le caissier et lui remet, près du secrétaire, des papiers qu'il tire de son portefeuille.—Amélie s'est assise; elle a le regard fixe et tient une lettre à la main. Elle revient à elle subitement, et en cherchant elle dit:*)

AMÉLIE.

Cette lettre que M. Bartas m'a remise... cette lettre qui m'a annoncé le salut!... (*Puis s'apercevant qu'elle la tient à la main, elle dit en souriant :*) Ah! la voilà!...

LÉON, *à part.*

La lettre écrite par Lucienne?

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

La chaise de Mme de Cernay est en bas.

Mme DE CERNAY, *à Amélie.*

Amélie, nous allons partir...

AMÉLIE, *avec égarement.*

Pour Barcelone!...

Mme DE CERNAY.

Non! pour Paris... (*A Léon.*) Monsieur Candal, je ne puis l'emmener dans cet état... seule... sans protecteur... Voudriez-vous permettre à mon cousin Ovide de nous accompagner?

LÉON, *distrait.*

Ovide... je ne sais... (*A part.*) Et moi, je ne puis... Mon Dieu!...

* A., Mme de C., C., Lé.

CAMPREDON, *revenant en scène.*

Vous avez besoin, madame, de quelqu'un qui vous accompagne à Paris ; me voici prêt... je ne veux pas rester une heure de plus à Marseille. Oh ! vous allez me demander qui je suis... j'étais un ami du père de M. Candal... vous pouvez vous fier à moi, allez...

Mme DE CERNAY.

J'accepte une offre faite si franchement.

CAMPREDON.

Partons donc... Auparavant un mot à monsieur. (*A Léon, à part.*) Le nom de votre père est sauvé... votre caissier a les fonds nécessaires pour faire honneur à tout...

LÉON.

Cette générosité !...

CAMPREDON.

J'en veux le prix... vous quitterez le commerce...

LÉON.

Monsieur !...

CAMPREDON.

Je le veux, entendez-vous ?

LÉON.

Je dois vous obéir... mais tout vous sera rendu un jour.

CAMPREDON.

A votre aise.

Mme DE CERNAY, *à Amélie, qu'elle aide à se lever.*

Viens !...

AMÉLIE, *toujours avec égarement.*

Ma lettre... ma lettre bénie !... Ah ! la voilà ! (*Elle la baise.*)

LÉON, *qui la regarde.*

Sauvée !... Ah ! j'aurai du courage !...

(*Il tombe assis sur une chaise, pendant que les femmes s'éloignent. Lucienne entre par le côté et court à lui*).

ACTE II.

(Le théâtre représente un salon chez Mme de Cernay, à Paris. — Porte au fond, portes latérales. — Une porte au premier plan, à droite. — A gauche, une cheminée.—A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire. — Une sonnette, chaises, fauteuils.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OVIDE, UN DOMESTIQUE, *occupé à ranger.*

OVIDE, *entrant.*

Mme de Cernay a-t-elle reçu mon bouquet ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

OVIDE.

Est-elle visible ?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ignore, monsieur... Elle est enfermée avec cette jeune personne qu'elle fait travailler depuis quelques jours.

OVIDE.

Ah oui !... cette jeune fille qu'elle a chez elle... On m'a dit qu'elle était jolie... je voudrais bien la voir...

LE DOMESTIQUE.

Du reste, il y a là l'accordeur qui attend lui-même cette demoiselle; ainsi, madame sera libre bientôt.

OVIDE.

A la bonne heure. (*Le domestique sort par la porte de gauche.*) J'ai besoin de consolations... Refusé au Jockey-Club, à l'unanimité, malgré la protection d'un camarade de collége qui en fait partie... Il est vrai qu'il m'avait engagé à ne pas me présenter... Je suis passé chez mon protecteur... absent !... Mon ami Derville avait raison... quand je l'ai retrouvé dans la capitale, il m'a dit : Ovide, vous avez quitté le commerce et vous êtes venu manger à Paris un héritage... c'est bien ; mais il manque à votre réputation de lion deux choses, une affaire d'honneur et la préférence d'une femme du monde à qui vous serviez de chevalier et dont vous répéterez les mots. C'est la règle générale.

AIR :

Double devoir, il faut tuer son homme,
Puis, qu'une belle écoute enfin vos vœux,
De la discorde il faut cueillir la pomme,
Puis moissonner des myrtes amoureux.
Quand d'un mortel on a privé la terre,
Près de l'objet que l'on croit adorer,
Expions vite un crime nécessaire,
Au risque (*à mi-voix*) seul de le trop réparer.

Mais, quant à moi, je ne voudrais pas une affaire d'honneur si meurtrière... et avec des témoins pleins d'intelligence et d'humanité, on peut se mettre complétement à l'abri d'une maladresse... quant à la femme du monde, elle est trouvée... c'est ma cousine... je suis en assez bon train auprès d'elle.

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

Madame attend monsieur Ovide...

OVIDE.

Soyons captivant (*Il sort par la porte de gauche, le domestique fait entrer Léon par la porte du fond.*)

SCÈNE II.

LÉON, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mlle Lucienne que vous avez fait demander va venir; elle vous indiquera elle-même le cabinet de musique. (*Il sort par le fond.*)

LÉON, *seul regardant autour de lui.*

Où suis-je?... et quelle est cette nouvelle protectrice de ma sœur... Depuis ce jour... ce jour fatal qui m'a laissé tant de maux... je n'ai qu'un remords... celui d'avoir fait peser sur ma sœur le sacrifice que seul je devais supporter... Oh! pour qu'elle n'en soit pas toujours victime, il ne me reste qu'à partir... partir sans revoir Amélie... Elle est à Paris, pourtant... c'est bien elle qu'un soir j'avais suivie, et dont j'avais pris la défense, lorsque quelques masques qui l'insultaient.. mais je ne dois pas la revoir.

SCÈNE III.

LÉON, LUCIENNE, *entrant par la porte latérale de droite.*

LUCIENNE.

Léon, mon frère... six jours au moins que je ne t'avais vu.

LÉON.

Ma bonne Lucienne... mon ange gardien !...

LUCIENNE.

Là !... comme il est changé... Il a profité de mon absence pour travailler davantage encore... Je parie que tu as passé toutes les nuits... méchant frère !... on ne peut pas le quitter... sans qu'il se dérange...

LÉON.

Oh ! ne me gronde pas, Lucienne... Une bonne nouvelle...

LUCIENNE.

Une bonne nouvelle?..

LÉON.

Cette dette... cette dette fatale... j'ai pu verser ce matin un léger à-compte... Oh! bien faible... trois mille francs... C'est égal, avec quelle joie je l'ai porté chez le notaire !... (*A part.*) Il faudra bien qu'il avoue, lui, que je suis un honnête homme.

LUCIENNE.

Trois mille francs gagnés en un an, à graver de la musique... ou à faire de la miniature... Voilà de l'argent qui rend fier!... si ça ne te coûtait pas la santé... Mme de Cernay ne voulait pas me laisser partir... Son accordeur était malade... je l'ai prié de te prendre... (*Avec une petite moue.*) Oh! rassurez-vous, monsieur l'orgueilleux, car je vous devine... A votre figure... on ne sait pas ici qui nous sommes... Je n'ai dit que nos noms

de baptême... et même je vous ai recommandé, non comme mon frère, mais comme le premier venu... A propos, j'oubliais de te dire; accorde le piano bien doucement.

LÉON.

Pourquoi?...

LUCIENNE.

Il y a une malade dans la maison... une amie de Mme de Cernay qui demeure chez elle... à la suite de grands malheurs... (*Elle porte sa main à sa tête.*)

LÉON.

Quoi! folle?

LUCIENNE.

La raison est revenue... mais toute mémoire avait disparu, et elle ne sait maintenant que ce qu'on lui rappelle. Elle allait mieux; mais une imprudence que j'ai faite ce matin!...

LÉON.

Toi!... pauvre amie?

LUCIENNE.

Mme de Cernay m'avait donné à faire une miniature d'après un portrait de la mère de cette dame... c'était une surprise pour sa fête... En démontant ce portrait, j'ai trouvé, derrière la toile, un petit paquet cacheté que j'ai fait remettre à la dame. Eh bien!.. il paraît qu'en ouvrant ce papier, un cruel souvenir s'est réveillé chez elle... et une nouvelle crise... affreuse!... mais maintenant elle repose, et si rien ne la remet sur la trace de ses souffrances... elle est sauvée...

LÉON.

Et tu es toujours satisfaite, j'espère, des égards que tu rencontres dans cette maison?...

LUCIENNE.

Mme de Cernay me traite comme une sœur... elle me connaît à peine, et déjà elle parle de me recueillir auprès d'elle.

LÉON.

Oh! je suis bien heureux de ce que tu me dis... alors je pourrai partir tranquille.

LUCIENNE.

Partir... toi?...

LÉON.

Oui!... depuis quelque temps... j'hésitais à te le dire... on m'offre une place de caissier... quinze mille francs d'appointements, et une part dans des bénéfices considérables.

LUCIENNE.

Et quand veux-tu partir...

LÉON.

Aujourd'hui, même.

LUCIENNE, *avec effroi.*

Aujourd'hui.

LÉON.

Si j'accepte, je dois me trouver chez le banquier Van-Burgh, prêt à partir à deux heures.

LUCIENNE.

Mais on ne t'emmène pas loin, j'espère ?...

LÉON.

C'est en Amérique... à la Guyane...

LUCIENNE.

A la Guyane, tu ne partiras pas...

LÉON.

Mais pour revenir bientôt riche...

LUCIENNE.

Dis donc pour ne revenir jamais... tu n'ajoutes pas... Oh! c'est bien mal!... Tu n'ajoutes pas qu'il y a dans ce pays des fièvres mortelles, et que c'est pour cela qu'on met à si haut prix des services que tout le monde refuse...

LÉON.

C'est un danger imaginaire... mais dussé-je le braver, je ne puis souffrir plus longtemps que tu consumes ta jeunesse dans la détresse et le travail, pour refaire une fortune que seul j'ai perdue... pour payer une dette qui m'appartient, et dont tu ne sais pas même l'origine.

LUCIENNE.

Et que m'importe à moi ?... il y va de ton honneur à payer cette dette, tu me l'as dit... cela me suffit... travailler et t'aimer, voilà ma vie... Je suis heureuse, plus heureuse que jamais... Tu as disposé de ta fortune... (*Mouvement de Léon.*) tu l'as perdue... si tu veux... tu as bien fait. Est-ce qu'elle n'était pas à toi, cette fortune? est-ce que seul tu ne l'avais pas gagnée?... Mais ce qui est mon bien... mon trésor... mon seul bonheur, c'est la vie de mon frère... et voilà ce qui m'appartient... Voilà ce que tu n'as pas le droit de me prendre!...

LÉON.

Lucienne...

LUCIENNE.

Ecoute, Léon... on ne trompe pas une sœur... Ce n'est pas pour gagner de l'argent, ce n'est pas pour payer une dette que tu pars.... parce que cette dette, tôt ou tard, nous l'aurions payée... Tu veux partir, parce que tu es malheureux... tu veux aller à la Guyane, parce que tu veux mourir...

LÉON.

Moi!...

LUCIENNE.

Oh! tu as un secret... Quelquefois, lorsque le matin, épuisé de fatigue, tu laisses tomber ta tête sur ton bureau, ton sommeil est agité... et j'entends sortir de tes lèvres un nom... un nom de femme...

LÉON.

Eh bien!... oui... oui... Lucienne... je ne puis plus te le cacher... Oui, j'aime une femme que tout a séparé de moi.. tout... jusqu'à mon dévouement pour elle... une femme sans laquelle je ne puis vivre... et qui porte le nom d'un autre..

LUCIENNE.

Tu souffrais tout cela, et tu veux souffrir seul... égoïste!...

LÉON.

Ma Lucienne...

LUCIENNE.

Oh ! je t'en supplie... mon ami, mon frère, mon seul appui... promets-moi que tu ne partiras pas.

LÉON, *tristement.*

S'il le faut pour que tu sois heureuse...

LUCIENNE.

Oh ! alors... je vais rire tout de suite.

LÉON.

Allons... je te le promets...

LUCIENNE.

Et moi je te consolerai... je t'aimerai pour deux... Je n'ai pas besoin de te le promettre, n'est-ce pas ?...

Mme DE CERNAY, *dans la coulisse.*

Mais non... non... mon cousin... n'insistez pas...

LUCIENNE.

J'entends du monde... toi à ton piano... moi je vais faire ma miniature... et plus de ces folles idées... (*Elle ouvre la porte de droite à Léon, puis sort par l'autre porte.*)

SCÈNE IV.

OVIDE, Mme DE CERNAY.

OVIDE.

Une robe qui disparaît... Allons, il est écrit... que je ne la verrai pas.

Mme DE CERNAY.

Vous êtes trop dangereux, Ovide.

OVIDE, *avec fatuité.*

Oh ! pas pour les grisettes... Eh bien ! c'est décidé : vous viendrez ce soir à la deuxième représentation du Ballet nouveau... J'ai décidé M. Campredon à être des nôtres.

Mme DE CERNAY.

Ne comptez pas sur moi, je vous l'ai dit.

OVIDE.

Et pourquoi donc ?...

Mme DE CERNAY.

Est-ce que vous allez vous lever encore bruyamment dans la loge pour crier *bravo* !... à certaine sylphide !...

OVIDE.

Fœdora... (*A part.*) Bon, je commence à réussir... Elle est jalouse (*Haut.*) Ah ! vous m'en voulez encore à cause d'elle... D'honneur, c'est un caprice ruineux dont je cherche à me défaire... A chaque souper un peu gai, je me plains de ce qu'aucun de mes amis ne me l'enlève, ne me joue quelques tours de

roué... Mon ami Derville en serait bien capable... mais il n'est plus assez riche... Allons... vous viendrez, n'est-ce pas ?... et vous amènerez Mme de Brévannes... cela la distraira.

MME DE CERNAY.

Oui ! pour l'exposer de nouveau à quelque imprudence... Je suis encore bien moins tranquille avec M. Campredon si vif, si impétueux quelquefois... L'autre jour, à l'Opéra, il s'est écrié en voyant votre sylphide : Eh ! c'est la même qui a été si chère à M. Léon Candal, à Marseille.

OVIDE.

C'était une calomnie... elle n'a jamais été chère qu'à moi... mais elle me l'est diablement.

MME DE CERNAY.

Amélie a pâli, tressailli à ce mot de Marseille, qui se rattache à tous ses malheurs.

OVIDE.

A propos... Vous ne m'avez jamais dit quels étaient ces malheurs...

MME DE CERNAY.

Je suis déjà trop heureuse qu'on les ait oubliés, et j'ai eu trop de peine à entretenir depuis un an cette ignorance qui l'a sauvée, et qu'un accident a failli détruire ce matin.

OVIDE.

L'esprit humain a de telles bizarreries...

MME DE CERNAY.

Qu'il y a des gens qui aiment mieux s'en passer ; n'est-ce pas, Ovide ?

OVIDE.

Très-joli... très-joli... vous riez de tout, ma cousine.

MME DE CERNAY.

Même de vous... pardonnez-le-moi... J'ai idée que la première fois que je m'attendrirai je ferai une bêtise.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Campredon !

MME DE CERNAY.

Ah ! enfin !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAMPREDON.*

CAMPREDON, *saluant.*

Madame !...

MME DE CERNAY.

Bonjour, mon brave monsieur Campredon !

OVIDE.

Bonjour, mon banquier, et au revoir... Je suis attendu au bois...

* O., C., Mme de C.

CAMPREDON.

Un mot : Un monsieur Derville a envoyé chercher ce matin quinze cents fr. sur votre compte, comme vous l'avez autorisé.

OVIDE.

Ah ! encore quinze cents fr. ?.. Après ça, il est si gai, si aimable.

CAMPREDON, *brusquement.*

Mais je trouve qu'il est bien payé pour ça. (*Il porte son chapeau au fond.*)

OVIDE, *passant près de Mme de Cernay.*

Nous règlerons, banquier... Adieu, cruelle cousine (*Il sort.*)

SCÈNE VI

Mme DE CERNAY, CAMPREDON.

CAMPREDON.

Savez-vous pourquoi je viens ?

Mme DE CERNAY.

Pour faire votre paix, sans doute, car il y a huit jours qu'on n'a entendu parler de vous.

CAMPREDON.

Non !... je viens, d'abord pour Mme de Brévannes.

Mme DE CERNAY.

Elle va mieux en ce moment... et ensuite ?

CAMPREDON.

Ensuite... pour moi.

Mme DE CERNAY, *s'asseyant à gauche.*

J'écoute.

CAMPREDON, *qui a été chercher une chaise au fond.*

J'ai, jusqu'à l'heure de la Bourse... (*Il paraît embarrassé.*)

Mme DE CERNAY, *en brodant.*

Eh bien?...

CAMPREDON.

C'est que j'ai de la peine à trouver...

Mme DE CERNAY.

Ah mon Dieu ! ç'a a l'air d'un début de déclaration.

CAMPREDON.

C'est cela même....

Mme DE CERNAY.

Faut-il que je sois sérieuse ?

CAMPREDON.

Oui... ce n'est pas pour vous.

Mme DE CERNAY.

Allons, résignons-nous... une première confidence vaut pour une femme une première ride... Il s'agit donc d'une femme de notre monde ?

CAMPREDON.

Au contraire !

Mme DE CERNAY.

Dans le genre d'Ovide.

CAMPREDON.

Oh non !...

Mme DE CERNAY.

A la bonne heure... un roman honnête... qu'on peut laisser sur sa table...

CAMPREDON.

Vous savez peut-être que mes bureaux sont à l'entresol, et que mon logement, à moi, est au quatrième ; là, je trouve un peu d'air et de liberté sur une terrasse, c'est que de là j'aperçois, ou plutôt j'apercevais, travaillant à son chevalet ou à son ivoire, une jeune fille...

Mme DE CERNAY.

Passons le portrait de l'artiste.

CAMPREDON.

J'ai beau me lever le matin, elle est déjà toute proprette à son ouvrage... elle ne le quitte que lorsque la nuit l'y oblige... Tout ce que j'aperçois de sa chambre est si bien rangé, si élégamment simple... et puis je lis sur son visage tant de douceur, de contentement de soi-même, de naïve sagesse...

Mme DE CERNAY.

Et elle demeure en face de vous ?

CAMPREDON.

Dans l'autre rue, mais à l'angle.

Mme DE CERNAY.

C'est cela.

CAMPREDON.

On m'a dit que sa peinture est son gagne-pain... Je voulais l'aider... lui commander quelques tableaux ; mais depuis plusieurs jours, elle a disparu... Les fenêtres de sa chambre restent fermées... J'avoue que je suis malgré moi d'une inquiétude...

Mme DE CERNAY.

Ah mon Dieu !.... Voilà ma maison compromise... On va dire que j'y laisse donner des rendez-vous.

CAMPREDON.

Comment !...

Mme DE CERNAY.

Depuis six jours elle est ici... sur la recommandation d'une de mes amies, je lui fais copier des portraits que je ne veux point laisser sortir de chez moi... J'attends en ce moment un médaillon qu'elle finit.

CAMPREDON, *vivement, se levant.*

Il se pourrait !...

Mme DE CERNAY, *se levant.*

Voilà un enthousiasme des plus dangereux.

CAMPREDON.

Soyez tranquille : tout est régulier chez moi... Vous connaissez mes principes... Le mari, dans le ménage, apporte de l'argent, et la femme du bonheur...

AIR :

C'est mon avis ; oui, dans cette alliance,
C'est un trésor à tous les biens égal
Que cet honneur et que cette innocence;
La femme apporte ainsi son capital.

Mme DE CERNAY.

Le vain espoir de ces trésors fragiles
Mon pauvre ami, vous prépare un regret ;
Du monde, hélas ! en ces temps difficiles,
Le capital pour toujours disparaît.

CAMPREDON.

Que signifie ?...

Mme DE CERNAY.

J'hésite à vous dire !...

CAMPREDON.

Quoi donc ?...

Mme DE CERNAY.

Avez-vous du courage ?

CAMPREDON.

Ma foi, oui... En tout, même en fait de malheurs, j'aime à savoir le total.

Mme DE CERNAY.

Votre voisine m'a recommandé avec une chaleur extrême, un jeune musicien qui ne me paraît pas encore bien avancé, et je l'ai accepté pour accordeur...

CAMPREDON, *un peu troublé.*

Recommander... recommander... cela prouve un bon cœur seulement....

Mme DE CERNAY.

Oui ! mais la première fois que ma femme de chambre est allée, de ma part, chez cette jeune fille, la clef était sur la porte... Elle est entrée, et a entrevu un jeune homme qui s'est sauvé précipitamment dans une chambre attenante.

CAMPREDON, *consterné.*

Ah !

Mme DE CERNAY.

Après tout, il n'en faut rien conclure...

CAMPREDON, *avec éclat.*

Mais au fait, pourquoi me préoccuper de cela? ... Est-ce que j'ai besoin de tableaux, moi ? Est-ce que je m'y connais ; je crois même que je ne les aime pas.

Mme DE CERNAY.

Oh ! le vilain jaloux !... Mais, pas un mot de plus contre la peinture...

CAMPREDON.

Pourquoi ?...

Mme DE CERNAY.

La voici la jeune fille !...

CAMPREDON.

Elle !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUCIENNE. *

(*Lucienne entre sans voir Campredon, qui fait un grand détour pour s'en aller.*)

LUCIENNE.

Madame, voici votre médaillon.

Mme DE CERNAY.

Merci, ma belle enfant. (*A Campredon, qui va sortir.*) Venez donc voir mon médaillon...

CAMPREDON, *tenant le médaillon sans le regarder.*

C'est très-joli, mademoiselle !

LUCIENNE, *qui s'est tournée peu à peu et qui l'a reconnu.*

Ciel !... c'est lui !....

Mme DE CERNAY.

Tiens, vous vous connaissez ?... En effet, ne disiez-vous pas, tout à l'heure...

CAMPREDON.

Oui, j'ai vu une ou deux fois mademoiselle...

LUCIENNE, *à part.*

Ah ! il est fier, et il ment !...

Mme DE CERNAY.

Et vous, mon enfant ?...

LUCIENNE.

Dame ! moi, je vois monsieur tous les jours.

Mme DE CERNAY, *à Campredon.*

Elle est plus franche que vous.

LUCIENNE.

Je dois même des remerciements à monsieur...

Mme DE CERNAY.

Pourquoi donc ?

LUCIENNE.

Il y a sur sa terrasse une tente, et quand elle gâte mon jour, monsieur a la complaisance de faire ôter sa tente.

CAMPREDON.

Vous avez remarqué, mademoiselle ?

Mme DE CERNAY, *bas à Campredon.*

Vous vous humanisez !...

CAMPREDON, *plus doucement.*

Oh que non !...

LUCIENNE.

Combien je vous remercie, madame, d'avoir bien voulu employer l'accordeur que je vous avais recommandé.

CAMPREDON, *à mi-voix.*

C'est l'heure de la Bourse. (*Mouvement pour sortir.*)

Mme DE CERNAY.

Vous vous intéressez donc beaucoup à ce jeune homme?...

* C., Mme de C., Lu.

LUCIENNE.

Sans doute, madame... (*A part, regardant Campredon.*) Ah! mon Dieu, si on allait croire... Je n'y songeais pas... (*Haut.*) C'est mon frère.

Mme DE CERNAY.

Votre frère!...

CAMPREDON, *s'arrêtant.* *

Son frère!...

Mme DE CERNAY, *bas à Campredon.*

Je croyais que c'était l'heure de la Bourse...

CAMPREDON.

A! vous avez un frère?

LUCIENNE.

Oui, monsieur...

CAMPREDON.

Qui habite avec vous?...

LUCIENNE.

Sans doute...

CAMPREDON.

Ah! c'est bien!... C'est très-bien.

LUCIENNE.

Comment, c'est bien que j'aie un frère?...

CAMPREDON.

Pardon, mon enfant... C'est que voyez-vous, je vous avais méconnue...

LUCIENNE.

Vous voulez dire, peut-être, que vous ne me reconnaissiez pas?

CAMPREDON, *à Mme de Cernay.*

Madame, il y a longtemps que j'ai envie d'envoyer des tableaux aux Etats-Unis.

Mme DE CERNAY.

Vous vous entendez donc en peinture... à présent?

CAMPREDON.

Pas beaucoup... mais si on avait une personne de confiance... mademoiselle, par exemple...

LUCIENNE.

Ah oui! monsieur, donnez-moi à travailler...

CAMPREDON.

Je voudrais des levers de soleil...

LUCIENNE.

Oh oui! c'est joli à faire...

CAMPREDON.

Trois douzaines de levers de soleil!...

LUCIENNE.

Je ne pourrai pas varier...

* Mme de C., C., Lu.

CAMPREDON.

Toujours le même... Je vendrai en masse... Puis des effets de neige...

LUCIENNE.

Oh oui!... de la neige!...

CAMPREDON.

Une grosse d'effets de neige.

LUCIENNE.

Une grosse!...

CAMPREDON.

Douze douzaines...

Mme DE CERNAY.

Il a raison, il ne s'y connaît pas beaucoup...

LUCIENNE.

Voilà pour plusieurs années de travail... Mon frère! mon bon frère!...

Mme DE CERNAY.

Eh bien! mon cher monsieur Campredon!...

LUCIENNE, *à part.*

Campredon!

Mme DE CERNAY.

Vos souvenirs auront, désormais leur ange comme ils ont leur fléau.

LUCIENNE, *à part.*

C'est donc cela que je retrouvais dans sa figure!...

Mme DE CERNAY.

Qu'avez-vous, mon enfant, vous paraissez troublée?

LUCIENNE.

C'est que vous sembliez parler à monsieur d'un malheur qui lui serait arrivé... Et cela m'aurait bien fait de la peine...

CAMPREDON.

Oh! rien... une chose que vous n'êtes pas faite pour comprendre et pour connaître... Un homme à qui je ne donnerai jamais devant tous que le nom de mon fléau!... Je ne voulais pas d'autre ami que lui, d'autre famille que la sienne!... Eh bien! il a trompé la confiance que je lui apportais; et dans sa caisse, il s'est trouvé manquer des fonds dont il n'a pu justifier l'emploi, car ils étaient dépensés pour une passion coupable... Enfin ce que j'appelle, en affaire, un véritable vol!...

LUCIENNE.

Un vol!... Mon Dieu! que dites-vous là?...

CAMPREDON.

Grâce à lui, mes plus chères espérances, mes plus douces illusions... faillite complète... Oublions tout ceci, mon enfant, et songez à mes couchers de soleil...

Mme DE CERNAY.

Un instant, monsieur Campredon... j'ai encore quelques anciennes miniatures de famille que je veux faire restaurer et monter en bijoux, car aujourd'hui c'est la mode, on porte sa grand'mère en broche, et son oncle en épingle. Et mainte-

nant, monsieur Campredon, je crois que ce sera décidément l'heure de la Bourse.

CAMPREDON.

Toujours méchante!... mais oui. (*Bas à Mme de Cernay.*) Je vais travailler, et pour elle encore...

ENSEMBLE.

AIR de *la Pensionnaire mariée.*

CAMPREDON et Mme DE CERNAY.
Dans le Ciel ayez confiance,
Il va finir votre tourment,
Que l'avenir vous récompense
De ce généreux dévouement.

LUCIENNE.
Oui, dans le Ciel j'ai confiance,
Bientôt finira mon tourment;
Un doux espoir me récompense
Au delà de mon dévouement.

LUCIENNE.
Mon frère, au but qu'il faut atteindre
Pour toi ta sœur arrivera.
Ah! que les riches sont à plaindre,
Ils n'ont pas de ces bonheurs-là.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Lucienne sort à droite, Campredon par le fond, tandis qu'Amélie entre par la porte de gauche.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE CERNAY, AMÉLIE.

Mme DE CERNAY, *allant au-devant d'Amélie.*

Amélie... comment te sens-tu?

AMÉLIE.

Oh! mieux... beaucoup mieux... je te remercie de tes soins.

Mme DE CERNAY, *à part, indiquant la poitrine d'Amélie.*

Elle a toujours sa lettre. Je crains qu'en la revoyant... (*Elle s'approche d'Amélie.*)

AMÉLIE.

Que veux-tu donc?...

Mme DE CERNAY.

Oh! rien!... (*A part.*) Impossible de la lui enlever.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame n'a rien à dire à l'accordeur avant qu'il s'en aille?

Mme DE CERNAY.

Rien... faites entrer toujours, que je règle avec lui! (*Le domestique sort.*)

AMÉLIE.

Ma tête est lourde encore... Des pensées confuses. (*Elle va s'asseoir.*)

Mme DE CERNAY, *à part.*

Elle est triste... mais d'une tristesse douce... De tous ces souvenirs, comme toujours, un seul a survécu... C'est que celui-là n'est pas dans sa tête, mais dans son cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LÉON, *au fond.*

Mme DE CERNAY, *apercevant Léon* *.

Ah! pardon, monsieur... (*Elle va à sa cheminée où est une coupe en agate.*) Je ne trouve pas ce que je cherchais. (*A Amélie.*) Tiens, puisque tu es là, rends-moi donc le service de donner à monsieur ce que je lui dois; tu sais, c'est mon accordeur.

AMÉLIE.

Volontiers!... (*Elle lui présente l'argent et le reconnaît.*) Grand Dieu!... (*Elle laisse tomber l'argent.*)

LÉON, *relevant la tête.*

Amélie!...

Mme DE CERNAY.

Qu'as-tu?

AMÉLIE.

Monsieur Candal!...

Mme DE CERNAY.

M. Candal!... c'est impossible! M. Candal dans cette situation... sous ces vêtements.

LÉON.

Ces vêtements, cette situation m'appartiennent, madame... je travaille pour vivre... Je suis accordeur!...

AMÉLIE.

Que dites-vous?...

LÉON.

Je viens gagner et recevoir mon salaire.

AMÉLIE.

Monsieur Léon!... Mais, vous ne me reconnaissez donc pas?...

LÉON, *sanglotant.*

Vous voyez bien que si, puisque le courage me manque...

AMÉLIE.

De grâce, parlez... ce changement...

LÉON.

Que vous dirai-je?... Les chances ordinaires du commerce... j'ai tout perdu... au delà même de ce que je possédais... Et maintenant une tâche de rachat pèse sur moi... il y a quelqu'un qui peut me demander compte même de chaque instant qui n'amène pas son salaire... de ces minutes où je vous ai revue!... Ah! laissez-moi vous quitter!...

AMÉLIE.

Nous quitter ainsi, quand je vous vois malheureux?... Non pas... la femme la moins heureusement douée sait consoler, dit-on, un ami qui souffre... j'essayerai!...

* Mme de C., A., Lé.

Mme DE CERNAY, *à part.*

Oh ! je me sens émue aussi. (*Haut.*) Monsieur Léon, quels que soient vos malheurs, ils ne peuvent être qu'honorables.

AMÉLIE, *vivement.*

Et quels qu'ils soient, on peut les réparer... Nous avons des amis, un surtout qui viendra à votre secours... Relevez-vous aux yeux des hommes, reprenez votre nom, votre courage, vos succès.

LÉON.

Tant de bonté !... Mais non, épargnez-moi cette généreuse et impuissante pitié... trop de malheurs ont à la fois brisé ma vie.

Mme DE CERNAY.

Oh ! je comprends pourquoi vous nous enviez de vous être utiles... vous en voulez à Amélie... elle a repoussé peut-être votre amour avec trop de rigueur...

LÉON.

Que dites-vous ?

AMÉLIE.

Clara !...

Mme DE CERNAY.

Mais enfin, quand même son nom, sa main eussent été libres, s'il y avait eu un obstacle...

LÉON.

Que dites-vous ?... Parlez !... parlez de grâce !...

AMÉLIE.

Oh ! pas un mot de plus, je t'en supplie...

Mme DE CERNAY.

Nous parlons devant un homme d'honneur, et tu me pardonneras de lui enlever le prétexte d'affliger par un semblable refus ton amitié pour lui. (*A Léon.*) Oui, vous pourriez punir aussi cruellement une femme qui n'aurait opposé à votre dévouement qu'un cœur indifférent et que rien n'aurait fait battre... Mais, hier encore, ne m'as-tu pas confirmé que tout ce que tu avais d'affection dans l'âme était resté à un ami d'enfance ?...

AMÉLIE.

Je t'en supplie !...

Mme DE CERNAY.

A un bon et loyal jeune homme que ta mère aimait, et dont on ne t'a séparée que par la force, pour te donner au marquis de Brévannes ?

LÉON.

Il serait vrai !...

AMÉLIE.

Clara !...

Mme DE CERNAY.

Qui t'a suivie à Paris, et qui, il y a quelques jours encore, t'a servi de défenseur contre des masques qui t'insultaient...

LÉON.

Amélie!... Amélie!... Ah ! pardonnez-moi, si j'ai pu me dire malheureux.

Mme DE CERNAY.

Que fait-il ?... Mais il ne comprend pas, ce pauvre garçon.

AMÉLIE.

C'est toi qui n'a pas compris... c'était lui que j'aimais, et tu le lui as révélé!...

Mme DE CERNAY.

Ah bah!... j'étais bien sûre que la première fois que je m'attendrirais, je ferais une bêtise!

AMÉLIE.

J'aurais pu te pardonner ton indiscrétion, si M. Candal était resté toujours digne d'un amour qu'il ne devait jamais connaître...

LÉON.

O ciel!...

Mme DE CERNAY.

Que veux-tu dire ?...

AMÉLIE.

En voyant ses malheurs, je n'avais même plus songé à une indigne cause... sa passion ruineuse pour une danseuse de Marseille... On me l'a redit encore il y a peu de temps...

LÉON.

Et vous avez pu le croire !...

AMÉLIE.

Alors, d'où vient cette ruine soudaine ?...

LÉON.

Cette ruine !... Ah ! vous le saurez, madame... vous saurez tout, plutôt que de vous laisser un pareil soupçon... Rappelez-vous donc quelles circonstances fatales, à Marseille...

AMÉLIE.

A Marseille ?...

Mme DE CERNAY, *passant.* *

Arrêtez!... (*Elle l'arrête et lui parle bas.*)

AMÉLIE.

AIR de *la Folle*, de Grisar.

Quel trouble je sens là !
Qu'est-ce donc que cela ?
Ah ! oui, je me souviens... C'est comme un rêve affreux,
Mes jours s'écoulaient tous, tristes et douloureux,
Une horrible nouvelle à mon cœur est venue,
Une douleur, hélas ! à moi-même inconnue,
Ma raison se voila d'un nuage odieux!...
Mon Dieu ! je cherche en vain, et ma tête bouillonne,
Quel était ce malheur!... je sens que je frissonne,

* A., Mme de C., Lé.

Et je sens que mon cœur peut-être va mourir
De l'horrible secret qu'il cherche à ressaisir,
Je ne puis retrouver... ce fatal souvenir.
Plus rien... plus rien !...

(*Elle tombe épuisée.*)

Mme DE CERNAY.

Un mot de plus... sur les malheurs qui l'ont frappée... et vous la tueriez !

LÉON, *à part.*

Ah !... ce que m'a dit Lucienne... (*Haut.*) Arrêtez, madame, j'ai voulu m'excuser, mais je mentais!... Croyez... croyez ce qu'on vous a dit...

AMÉLIE.

Vous avouez donc ?...

LÉON.

Tout... (*A part.*) Encore ce dernier sacrifice !... (*Haut.*) Mais pourtant, Amélie, je vous le demande à genoux, ne me méprisez pas !... (*Il tombe à genoux.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CAMPREDON, LUCIENNE, *entrant chacun de leur côté.* *

CAMPREDON, *vivement.*

Monsieur Candal... ici !...

LÉON.

Campredon !

CAMPREDON.

Monsieur Candal, aux genoux de Mme de Brévannes !.

Mme DE CERNAY.

Eh bien ! qu'avez-vous à dire, vous ?

CAMPREDON.

J'ai à dire... j'ai à dire... morbleu !... que cet homme que j'appelais mon fléau...

AMÉLIE.

Eh bien !...

CAMPREDON.

Eh bien ! c'était... c'est.

LUCIENNE.

Achevez... achevez, monsieur, car, en parlant ainsi, vous avez regardé mon frère !

CAMPREDON.

Son frère !...

LUCIENNE.

Et tu ne sais pas, Léon, l'homme à qui il donnait ce nom flétrissant, est un homme qui a... qui a... volé !...

* A., Lé., Lu., C., Mme de C.

AMÉLIE.

Que signifie ?...

CAMPREDON.

Mais je ne voulais pas dire...

LUCIENNE.

Vous mentez, monsieur. .. vous mentez !...

LÉON.

Tais-toi, Lucienne, tais-toi !...

LUCIENNE.

Je n'entends rien à vos affaires, mais je suis sûre d'une chose, c'est que mon frère est bon, généreux, honnête. (*Prenant tour à tour les mains d'Amélie et de Mme de Cernay.*) Madame... madame... je vous l'assure, je vous le promets, il n'y a que monsieur que j'avais cru bon...

CAMPREDON.

Mais... mademoiselle...

LUCIENNE.

Il n'y a que lui qui est dur, méchant, calomniateur...

LÉON.

Ne l'accuse pas, Lucienne... c'est lui qui a tout réparé.

LUCIENNE.

Lui ?... Alors c'est donc pour lui, aussi... Monsieur, vous avez dû être appelé chez un notaire, ce matin même.

CAMPREDON.

C'est vrai... le temps m'a manqué.

LUCIENNE.

Il vous aurait donné, au nom de mon frère, trois mille francs amassés pièce à pièce par son travail ! Est-ce là un malhonnête homme ? Il a travaillé le jour, il a travaillé la nuit... et moi à côté de lui quand il me le permettait... Il était si content quand il me disait : un premier à-compte, ma sœur !... Oh ! je payerai tout ou je mourrai jeune !

CAMPREDON.

Ah ! qu'est-ce que j'ai fait !...

LUCIENNE.

Ah ! vous avez cru l'accabler, parce qu'il est pauvre, sans protection... mais il a une sœur qui ne le laissera pas outrager !...

LÉON.

Assez, Lucienne... assez !...

LUCIENNE, *à Léon.*

Et c'est lui pour que tu voulais te tuer à force de travail... lui que mon père nous vantait tant...

CAMPREDON.

Ah ! mon Dieu !... elle me connaissait déjà !

LUCIENNE.

Lui, que je voulais tant voir, il y a un an !...

CAMPREDON.

Bien !...

LUCIENNE.

Lui, que j'aurais été portée à aimer!...

CAMPREDON.

Elle m'aurait aimé!...

LUCIENNE.

Il t'accuse!...

CAMPREDON.

Mais non!...

LUCIENNE.

Il t'accable!...

CAMPREDON.

Mais non!...

LUCIENNE, *sanglotant.*

Toi!... mon Léon!... mon frère!... toi que j'aime seul... Viens... allons-nous-en! Viens travailler encore pour lui... J'aurai du courage, va... de la force... Oh! j'étouffe!... j'étouffe...

AMÉLIE.

Mon Dieu!... elle se trouve mal!...

CAMPREDON.

Secourez-la!... C'est ma faute! Secourez-la!...

LÉON.

Ma pauvre sœur!

Mme DE CERNAY.

Là... dans ma chambre.

LUCIENNE.

Ce n'est rien...

Mme DE CERNAY.

Un peu de repos... Venez, venez.

LUCIENNE.

N'aie pas peur, je t'en prie, Léon!.... n'ai pas peur! (*Elle entre à gauche, soutenue par Amélie et Mme de Cernay.*)

CAMPREDON.

De l'eau de Cologne!... de l'éther, de l'eau de mélisse... Ah! je ne me le pardonnerai jamais!...

SCÈNE XI.

LÉON, *seul.*

Pauvre sœur!... Et Amélie... Amélie ne voit qu'une honte... qu'une infidélité, dans le malheur que j'ai subi pour elle... Ah! à tout prix .. (*Il fait quelques pas.*) Que vais-je faire? rouvrir une blessure qui serait mortelle... Et quand elle saurait, après tout, que moi seul l'ai sauvée, au prix de mon honneur... en serions-nous moins séparés pour jamais?... Un homme ne se place-t-il pas toujours entre elle et moi!... Ah? que de tourments, mon Dieu!... Mais il est temps encore d'y échapper... Sachons souffrir seul, quand son honneur, quand

le mien m'en font une loi !... C'est à deux heures qu'est le rendez-vous de départ, et je puis toujours... Mais Lucienne, ma sœur... l'abandonner ainsi !... Malheureux !... je ne puis rester, et je n'ai pas le droit de fuir !...

SCÈNE XII.

CAMPREDON, LÉON.

CAMPREDON, *entrant et déposant des flacons sur la table.*

Elle va mieux !... (*Courant à Léon.*) elle va mieux !...

LÉON.

Ma sœur... ma pauvre sœur !... Ah ! je vous remercie.

CAMPREDON.

Ah ! ça, ne recommençons pas, comme il y a un an... Tutoie-moi...

LÉON.

Que je vous ?...

CAMPREDON.

Ah ! il le faut ; car, depuis que ta sœur a parlé, ce que j'ai vu, je ne le sais plus ; ce que je disais, je ne le dirai plus... Je n'ai plus besoin d'explication ; je te crois innocent, honnête homme... Il n'y a que moi, qui suis un mauvais cœur.

LÉON.

Quel changement.

CAMPREDON.

C'est comme cela... Elle m'a retourné du noir au blanc ; et ce n'est pas tout : il faut que tu me pardonnes.

LÉON.

Vous pardonner !...

CAMPREDON.

Tutoie-moi... je t'en prie, je t'en supplie, je t'en conjure ; oui, me pardonner, parce que je t'ai insulté.

LÉON.

Insulté... vous !... Tu as dit ce que tu savais...

CAMPREDON, *vivement.*

Eh ! non, je ne le savais pas, ou j'avais tort de le savoir... — Ta main !... donne-moi ta main.

LÉON.

La voici !...

CAMPREDON.

Ah ! que tu es bon !... Tu n'as pas de rancune, hein !

LÉON.

Je t'assure que je ne t'en veux nullement.

CAMPREDON.

Prouve-le-moi.

LÉON.

Comment ?

CAMPREDON.

Donne-moi ta sœur.

LÉON.

Que dis-tu ?...

CAMPREDON.

Oh ! ce n'est pas pour réparer mes torts... ce n'est pas pour dire à ceux près de qui je t'ai accusé : Je le crois si honnête, que je lui demande d'être mon frère... Non, ce n'est pas pour tout cela ; c'est parce que j'aime ta sœur.

LÉON.

Mais elle ?...

CAMPREDON.

Si tu me pardonnes, elle m'aimera.

LÉON, *lui serrant la main.*

Tu seras donc toujours là pour réparer mes malheurs !... (*A part.*) Maintenant je puis partir.

CAMPREDON.

Tu acceptes ?... Tu viens vivre avec nous...

LÉON.

J'accepte pour Lucienne, parce qu'il est impossible qu'un cœur comme le tien ne la rende pas heureuse... Mais moi, je ne puis rester à Paris.

CAMPREDON.

Pourquoi !...

LÉON.

Mon départ est nécessaire, pour des raisons que tu sauras plus tard, que tu approuveras.

CAMPREDON.

Soit !... je veux bien que ce départ ait lieu... quand je l'aurai approuvé...

LÉON, *à part.*

Une heure passée... (*Il écrit sur un feuillet de son portefeuille. — Haut.*) Tu vas revoir ma sœur ?...

CAMPREDON.

Tu peux entrer toi-même.

LÉON.

Non... Après ce qui s'est passé... (*A part.*) Epargnons-nous des adieux qui rendraient peut-être ce départ impossible. (*Haut.*) Promettez-moi seulement de remettre à ma sœur, tantôt... mais pas avant ce soir, ce portefeuille.

CAMPREDON.

Je te le promets.

LÉON.

Et tu me jures de tenir à Lucienne lieu de notre père, qui n'est plus, de son frère, qui sera parti ?...

CAMPREDON.

J'en signerais l'engagement, et tu sais si je fais honneur à ma signature.

LÉON.

Me voilà rassuré, tranquille. Jules, laisse-moi t'embrasser.

CAMPREDON.

Tiens... je mourais d'envie de te le demander...

LÉON.

Adieu!...

CAMPREDON.

Tu me dis ce mot-là tristement... Nous nous reverrons.

LÉON.

Je l'espère... Tu m'as promis de rendre ma sœur heureuse? (*A part.*) Adieu, Amélie!... (*Il sort, en regardant du côté où est entrée Amélie.*)

CAMPREDON, *seul.*

Il m'aurait attendri, si je n'étais pas si heureux... Ah bien oui! le laisser partir... Lucienne... Je dis Lucienne... Tout court.. Lucienne m'aimerait peut-être moins, si elle n'avait plus son frère... Oh! je vais la voir, lui tout dire, lui demander qu'elle m'accepte à son tour. (*Il fait quelques pas et s'arrête.*) Je n'oserai jamais... J'ai été si dur, si impitoyable!... (*Il se promène vivement dans le salon. Ovide est entré, les bras croisés sur la poitrine, d'un air lugubre.*)

SCÈNE XIII.

OVIDE, CAMPREDON.

OVIDE, *à part.*

Je crois que cette entrée est à effet...

CAMPREDON, *à lui-même, continuant de se promener.*

C'était absurde... c'était stupide!...

OVIDE, *en face de Campredon, et d'un air solennel.*

C'était malheureusement nécessaire.

CAMPREDON.

Nécessaire d'outrager un ami?

OVIDE.

Dame!... que voulez-vous.

CAMPREDON.

Nécessaire de la désoler?

OVIDE.

Vous croyez que ce danger?...

CAMPREDON.

Elle est donc en danger... maintenant?...

OVIDE.

C'est bien assez que j'y sois moi.

CAMPREDON.

Vous!...

OVIDE.

Eh oui! parce que je me bats.

CAMPREDON.

Qui vous parle de cela?...

OVIDE.

C'est moi, qui en parle...

CAMPREDON.

De quoi ?...

OVIDE.

De mon duel !...

CAMPREDON.

Un duel ?...

OVIDE.

Comme vous le disiez, avec mon ami Derville ?...

CAMPREDON.

Eh ! qu'est-ce que tout cela me fait. (*Il veut sortir.*)

OVIDE, *l'arrêtant.*

Monsieur Campredon, un homme qui va tomber victime de l'honneur... car il est possible que je tombe victime de l'honneur... ne s'adressera pas inutilement à vous, son banquier...

CAMPREDON, *avec impatience.*

Pourquoi ?... qu'est-ce que ce duel ?...

OVIDE.

Figurez-vous, voilà ! Je m'étais plaint plusieurs fois qu'aucun de mes amis ne me soufflât Fœdora et ne prît la suite de mon compte courant avec elle... Ce matin j'apprends que depuis trois mois Derville a su la rendre infidèle... mais toujours à mes frais... à ces conditions-là, j'en aurais trouvé deux cents... Derville survient ; je me fâche ; il s'emporte, et un soufflet...

CAMPREDON.

Reçu ?...

OVIDE.

Non, monsieur, donné... donné par lui... J'ai demandé raison.

CAMPREDON, *voulant sortir.**

Eh bien ! monsieur Ovide, demain matin, si vous avez besoin de moi... je serai prêt... (*Il va chercher son chapeau.*)

OVIDE, *l'arrêtant.*

A quoi ?...

CAMPREDON.

A vous servir de témoin.

OVIDE, *à part.*

C'est cela, pour tout gâter... (*Haut.*) D'abord, mon banquier, je me bats dans une heure ; ensuite j'ai dû choisir mes témoins parmi ce qu'il y a de plus pur en esprit chevaleresque... J'ai été chercher mon ami du Jockey-Club ; il était absent (*A part.*), ce que je savais bien (*Haut.*)... je lui ai laissé un billet pour l'informer du combat, de l'heure, du lieu... (*A part.*) où il arrivera trop tard.

CAMPREDON.

Eh bien ! alors, venez vite ; votre ami sentira ses torts, et vous-même...

* C., O.

AIR :

Vous n'êtes pas, que je crois, si terrible,
L'affaire, enfin, mon cher, s'arrangera.

OVIDE.

Détrompez-vous... car ce cœur inflexible
D'un tel péril jamais ne tremblera.
Je veux prouver un très-dur caractère,
Sur ce terrain où l'honneur est ma loi !
(*A part.*)
Mais j'emploierai seulement dans l'affaire
Des balles moins dures que moi.

CAMPREDON.

Mais vos témoins...

OVIDE.

Sont choisis déjà... des amis sur lesquels je puis compter (*A part.*), je l'espère bien.

CAMPREDON.

Mais alors que voulez-vous donc ?...

OVIDE.

Et mes dernières volontés... (*A part.*) Je dois être solennel !.. Juste !... ma cousine !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme DE CERNAY.

OVIDE, *à mi-voix, à Campredon, voulant lui remettre un immense paquet cacheté de cinq énormes cachets noirs.* *

Ce sont de simples vœux funèbres... mes désirs d'outre-tombe... après moi ce paquet à Mme de Cernay. (*Il va à elle d'un air grave.*)

Mme DE CERNAY, *à Campredon.*

Elle va mieux.... Tiens, vous étiez là ?...

OVIDE.

Ma cousine, je ne vous ai jamais baisé la main...

Mme DE CERNAY.

Et je n'ai pas la moindre envie que vous commenciez aujourd'hui.

OVIDE, *d'un air sombre.*

Vous pourriez regretter ce refus. (*Il pose le paquet sur la table.*)

Mme DE CERNAY.

Pourquoi ?

OVIDE.

Vous pourriez regretter ce refus. (*Il lui baise la main gravement*). Adieu... (*A part*) je vais faire un trou à mon chapeau. Avant une heure, une rentrée glorieuse. (*Il sort.*)

* C, Mme de C., O.

Mme DE CERNAY.

Que veut-il dire, monsieur Campredon !...

CAMPREDON.

Je ne sais ; il a parlé de dernières volontés... de duel...

Mme DE CERNAY.

Allons, il va faire quelque sottise... je ne suis pas tranquille... mon cher monsieur Campredon , courez après lui.

CAMPREDON.

Quoi ! vous voulez ?...

Mme DE CERNAY.

Que vous ne le quittiez pas.

CAMPREDON.

Mais j'ai bien des choses à faire, ici.

Mme DE CERNAY.

Je les ferai pour vous.

CAMPREDON.

Vous direz à Mlle Lucienne que j'ai demandé excuse à Léon...

Mme DE CERNAY.

Oui !...

CAMPREDON.

Vous vous jetterez à ses genoux pour moi ?...

Mme DE CERNAY.

Non !...

CAMPREDON.

Vous lui direz que Léon consent... qu'elle doit consentir aussi.

Mme DE CERNAY.

Oui !

CAMPREDON.

Vous jurerez...

Mme DE CERNAY.

Oh ! je ne jure point pour les autres... je ne perds jamais mon temps par procuration.

CAMPREDON.

Je ne sais maintenant quand je reviendrai... ce portefeuille pour elle de la part de son frère... mais tantôt, plus tard.

Mme DE CERNAY.

Bien !... (*Campredon tire le portefeuille qu'il donne à Mme de Cernay*). Mais partez donc.

CAMPREDON.

Je cours, mais je reviens.

Mme DE CERNAY.*

Avec lui seulement (*Elle le reconduit jusqu'au fond. — Amélie sort de la porte de gauche avec Lucienne.*) Il était temps !... s'il l'avait vue, je n'aurais jamais pu le faire partir.

* C., Mme de C.

SCÈNE XV.

AMÉLIE, LUCIENNE, Mme DE CERNAY.

LUCIENNE, *à Mme de Cernay.*

Merci, madame, de tous vos soins... où est mon frère?...

Mme DE CERNAY.

Quand je suis rentrée ici, il était déjà parti.

LUCIENNE.

Sorti sans m'avoir attendue.

Mme DE CERNAY.

Vous me faites souvenir... il a remis pour vous un portefeuille à M. Campredon.

LUCIENNE.

Et ce portefeuille?...

Mme DE CERNAY.

Le voici... il m'a dit de ne vous le remettre que tantôt.

LUCIENNE.

Ah! donnez! donnez!... (*Elle lit.*) « Campredon t'aime » (*Parlé.*) Ah! mon Dieu!... (*Lisant.*) « Il est bon, généreux, et je lui « dois plus que la vie (*Parlé.*) » Oh! alors je lui pardonne aussi (*Lisant.*) « Il m'a demandé ta main, j'ai dit oui!... dis comme « moi » (*Parlé.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Mme DE CERNAY.

Eh bien?

LUCIENNE.

Mais puisqu'il le veut, je veux bien.

Mme DE CERNAY.

Voilà des nouvelles qui ne sont pas si mauvaises.

LUCIENNE, *regardant le portefeuille.*

Il y a encore quelque chose... (*Lisant.*) « Je puis, maintenant « que je te sais heureuse, ne plus songer qu'à hâter l'instant « où j'aurai regagné mon indépendance. J'accepte une propo- « sition dont je t'avais parlé!.. (*Parlé.*) O ciel! (*Lisant rapidement*) « Je pars... je serai déjà loin quand tu liras cet adieu ; aime ton « frère. (*Elle jette un cri.*)

LUCIENNE.

Savez-vous où il va?... à la Guyanne... Il y mourra...

AMÉLIE.

Grand Dieu?...

LUCIENNE.

Il faut l'empêcher de partir...

AMÉLIE.

Oui!... allons?

LUCIENNE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Oh!... mes forces... Je ne puis...

Mme DE CERNAY, *elle sonne, un domestique paraît.*

Vite, courez....

LUCIENNE.

Chez M. Van-Burg... près d'ici!...

Mme DE CERNAY.

Vous demanderez M. Candal.

LUCIENNE.

Vous lui direz... qu'il ne parte pas... que je l'en prie!...

AMÉLIE.

Que nous l'attendons toutes.

Mme DE CERNAY.

Allez... courez... (*Le domestique sort.*) Du courage... Dans cinq minutes, nous saurons...

LUCIENNE.

Ah! Léon... mon pauvre Léon... C'est une passion qu'il a dans le cœur... un amour malheureux. Oh! il a eu raison d'en taire l'objet devant moi... car je détesterais, je maudirais celle qui ne l'aimerait pas...

AMÉLIE.

Lucienne... Ah! ne me maudissez pas!

LUCIENNE.

C'est vous... c'est vous, madame!... Ah! n'est-ce pas qu'il ne faut pas qu'il parte!...

Mme DE CERNAY.

Notre envoyé arrivera à temps.

LUCIENNE.

Il ne saura pas le retenir... Ah! si j'avais pu lui parler!...

AMÉLIE.

Ecrivez-lui.

LUCIENNE.

Oui! c'est vrai!...

Mme DE CERNAY, *lui montrant la table.*

Là... deux mots.

LUCIENNE, *écrivant.*

« Mon frère, reviens ou emmène-moi!... » (*A Amélie.*) Puisqu'il vous aime, dites-lui donc aussi de rester.

AMÉLIE.

Moi!...

Mme DE CERNAY.

Elle a raison.

LUCIENNE.

Je vous en prie!... Je vous en prie!

AMÉLIE. *

S'il le faut, pour qu'il reste... (*Elle va à la table et prend le billet que lui présente Lucienne, et où celle-ci vient d'écrire.*) Que vois-je?... c'est là votre écriture!...

LUCIENNE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Cette écriture... Je la connais... Je l'ai revue ce matin... La

* Mme de C., Lu., A.

voici, tout me revient à la fois. (*Elle tire le billet de son sein.*)

Mme DE CERNAY.

Que veut-elle dire?...

AMÉLIE.

Ah! Lucienne, ma sœur. (*Elle se jette daus ses bras.*)

Mme DE CERNAY.

C'etait lui!...

AMÉLIE, *à Lucienne.*

Pardon de vos malheurs!... Pour me sauver, votre frère s'est voué au déshonneur, à la misère!...

LUCIENNE.

Ah! vous l'aimez aussi!...

AMÉLIE.

Oh! non, il ne faut pas qu'il parte. (*Le domestique rentre.*)

TOUTES TROIS.

Eh! bien!

LE DOMESTIQUE.

La chaise de poste a quitté l'hôtel de M. Van-Burg, il y a une demi-heure, avec M. Candal. (*Le domestique sort. — Consternation.*)

LUCIENNE.

Mon pauvre frère!...

AMÉLIE.

Pour moi, sa ruine... sa mort peut-être!...

LUCIENNE, *écoutant.*

Une voiture s'est arrêtée dans la cour...

Mme DE CERNAY.

Ce doivent être Ovide et M. Campredon.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LÉON. *

LUCIENNE, *s'élançant avec un cri de joie.*

Lui!... c'est lui!...

LÉON, *la recevant dans ses bras.*

Ma sœur!...

AMÉLIE, *soutenue par Mme de Cernay.*

Léon! mon généreux sauveur!...

LÉON.

Que dites-vous?...

Mme DE CERNAY.

Elle sait tout.

AMÉLIE.

Léon!... et pour vous récompenser, je n'ai rien... ni fortune ni liberté!...

* Mme de C., Lu., Lé., A.

LÉON.

Je suis plus heureux que vous, car je puis encore vous protéger contre M. de Brévannes.

AMÉLIE.

Mon mari !...

LUCIENNE.

Son mari !... Oh ! je comprends son malheur !...

LÉON.

La chaise de poste qui m'emmenait avait devancé, dans l'avenue de Neuilly, une voiture de place où j'avais cru reconnaître... J'ordonnai d'atteindre et de suivre... L'autre voiture s'arrêta près de la grille Maillot. Deux hommes en descendirent, et disparurent rapidement... je ne pouvais plus douter... j'avais reconnu l'un d'eux... votre mari, un ennemi qui pouvait encore compromettre votre repos... votre honneur... Je suis resté pour veiller sur vous... pour vous défendre... me voici !

AMÉLIE.

Encore pour moi !...

Mme DE CERNAY.

Quel est ce bruit ?...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CAMPREDON, OVIDE. *

LÉON.

C'est la voix de Campredon !

(Campredon entre en se précipitant. Ovide, pâle, défait, se laisse tomber sur un fauteuil au fond).

CAMPREDON. *

Où est-il, que je l'embrasse !... que je l'étouffe !... (*Il court à Léon.*)

LÉON.

Mais, pourquoi ?...

CAMPREDON.

Parce que tu as du cœur, du dévouement, bien autrement que moi... parce que Mme de Brévannes t'ordonnera de redevenir mon associé... Mais, non, tu n'as pas cessé de l'être... tu ne me dois rien... j'ai de l'argent à toi...

LÉON.

Mais, comment as-tu su ?...

CAMPREDON, *à mi-voix.*

L'adversaire d'Ovide...

Mme DE CERNAY, *à Campredon.*

Mais, mon cousin ?

OVIDE, *du fond.*

Me voilà !...

* Mme de C., Lu., C., Lé., A.

Mme DE CERNAY, *remontant.*

Blessé ?...

OVIDE.

A mort !...

TOUS.

Ah ! mon Dieu !...

CAMPREDON, *le poussant.* *

Pas lui... l'autre... Au moment où l'affaire allait, je crois, se passer sans danger, est survenu un de ses amis qu'il n'attendait pas...

OVIDE.

Mon camarade... mon ami du Jockey-Club... Il à voulu charger lui-même les pistolets.

CAMPREDON.

Et du premier coup, il est tombé...

OVIDE.

Mort !... Ce n'est pas ma faute... j'ai cru tirer en l'air...

LÉON.

Mais, son adversaire...

CAMPREDON.

Derville !...

Mme DE CERNAY.

Son meilleur ami !...

OVIDE.

Non pas... tout était faux, son amitié... même le nom de Derville !...

LÉON.

Quel nom, alors ?...

CAMPREDON, *bas.*

Chut !... il en portait un autre que dans un an remplacera le tien... Des indices qu'il a laissés m'ont mis sur la trace de ton dévouement... (*Montrant Amélie.*) Mais, silence devant elle. (*Haut.*) Je pars avec toi pour Marseille... La maison Candal et Ce r'ouvre dans huit jours...

AMÉLIE, *passant près de Campredon.*

Merci, monsieur Campredon, de payer si généreusement une partie de mes dettes.

LUCIENNE.

Monsieur Campredon, je retire tout ce que j'ai dit ce matin.

CAMPREDON.

Excepté que vous étiez portée à m'aimer ?...

LUCIENNE.

Est-ce que j'ai dit ça.., aussi ?...

CAMPREDON.

Dame ! vous étiez si en colère...

* O., Lu., C., Lé., Mme de C., A.

FIN.